



# Concert rural

Mobylette augmentée. Nouveau Mixage. 1984.  
Photo couleur 30 x 40 cm. Captage K. Roll.

« Quand on a de la vie et de sa dynamique vitale une vision sans pitié et sans illusion, mais une vision qui veut en même temps conserver la générosité de l'amour pour les autres, on débouche très vite sur une situation sulfureuse. Il y a comme une sorte d'atmosphère de scandale liée à l'activité de Hubaut . Je pense qu'il a été prophétique ou, en tout cas, qu'il a été un élément préfigurateur du chaos post-moderne dans lequel nous vivons. »

Pierre Restany. 1994.

*L'artiste dans la paille, démangeaisons sous-jacentes.*

Joël Hubaut. 1994.



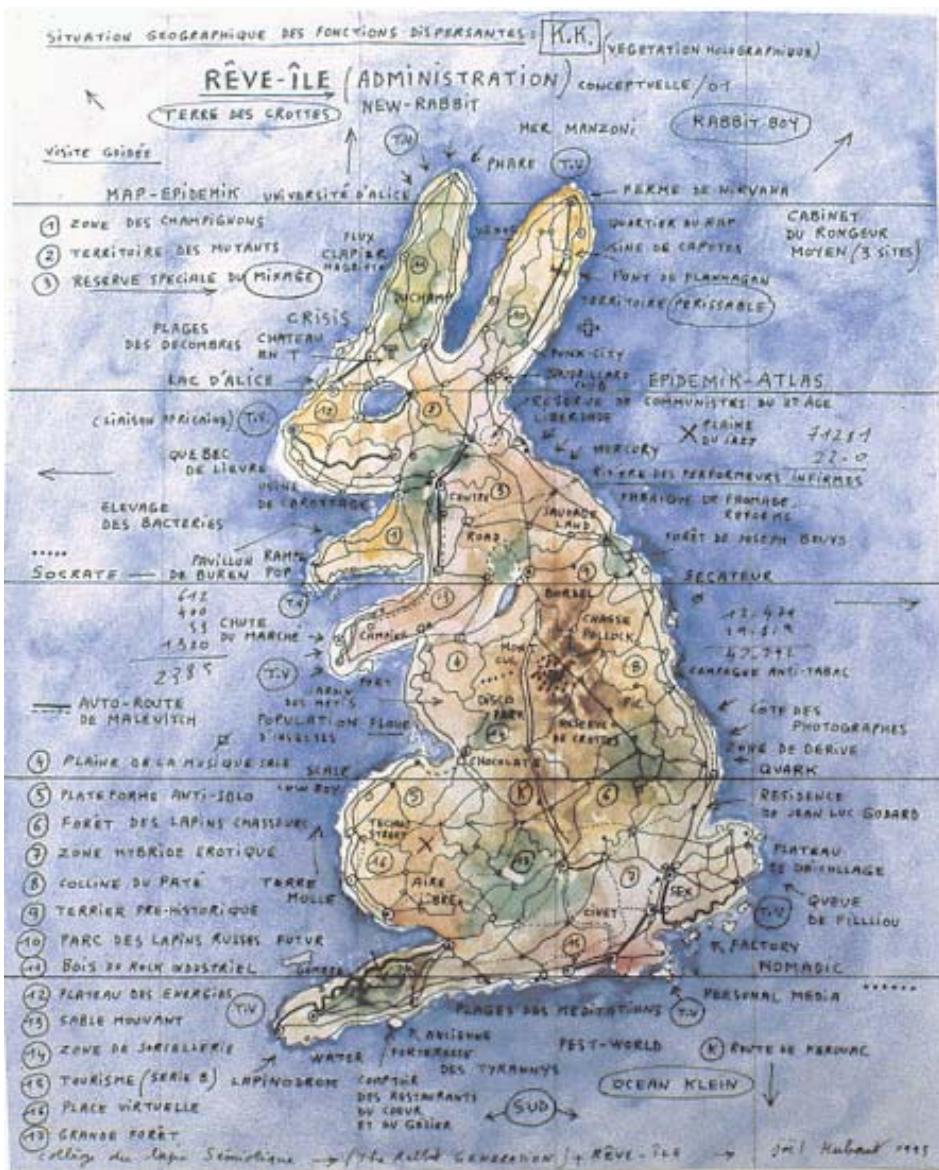
# FACTORY AGRICOLE

## PERFORMANCE / PALAIS DE TOKYO

**Toast pour Robert Malaval** de Joël Hubaut avec Katia Le...



**Bourré au yaourt, j'ai malaval...**  
 Avec Gullia Grossmann, Axelle Blanc-Perron, Laura Siracusa, Marie Aerts, Lisa Dubos, Marie-Laurence Hocrelle, Fleur Helluin, Marianne Jacquet, Del Marie Thouin, Marion Gaume, Laure Bensoussan, Sandra C, Maude Vereillaud et des étudiants des Beaux-Arts de Paris: Gilles Ouaki, Marc Sanchez, Caroline Hamard, Jeanine et son fils, Laurent Prexl, Laura Siracusa, Docteur Courbe, Michelle Blondel, Anne Lehennaf, Patrick M ller, Ludo, Baptiste, les Rolling-Bourriaud, Jérôme Sans. Hommage à Robert Malaval avec une dédicace pour Gelw et Alain Gibertie. Palais de Tokyo. 16 novembre 2005.



Atlas-géo-lapine de rêve-île. 1993. Aquarelle et encre sur papier. 24 x 32 cm (une s0rigraphie de cette cartographie a 0t0 0dit0 par Alain Buysse).

## UN MOMENT HUBAUT

Perturbation nourricière, contaminante, dérangeante, politiquement incorrecte et révolutionnaire, la planète Hubaut constitue un monde à part tout en étant partie prenante du monde. Joël Hubaut en donne ici un texte à voir et à lire, à sucer colonne après colonne comme autant de bonbons au poivre qui s'ouvrent à chaque page dans le délice de la découverte d'une nouvelle machination de l'artiste. Mixées ces pages le sont à l'extrême, refusant la catégorisation et la chronologie, elles reprennent dans un désordre construit – désordre de celui qui n'a ni repère géographique ni repère idéologique si ce n'est ceux de la démesure, de l'improbable et de la dispersion – un engagement de tous les instants dans la pensée artistique. Rhizomiques, elles tissent le réseau de la prise de position de l'artiste sur la scène de l'art ou de la vie. Un texte en écho à un engagement total sous les masques de la performance, de l'installation, de la poésie, du concert, du texte automatique, du repas, de la peinture, du dessin, du remue-ménage et de la récréation.

Masques et déguisements reproduits ici dans leur diversité à saisir comme autant de métaphores : ainsi de Zorro, de Don Quichotte ou du mousquetaire « trafiqués » dans des situations improbables à cheval sur une moto, en train de faire de l'auto-stop; autant de postures de l'artiste en antihéros contemporain qui s'avance tel un vengeur masqué rigolard. Le voici plus loin désarmé et nu, au tournant d'un théâtre contemporain où le corps se dévoile pour un roi nu, vital, incommode et primordial ; c'est là qu'il dérange encore. Le roi est ubuesque ou « hubaesque », il montre son derrière à la moindre occasion, aussi récurrente que la réplique de *Zazie dans le métro* ; bras d'honneur à l'ordre établi, cul blanc comme la lune d'un pierrot dérisoire. Masque récurrent du féminin encore comme grand autre toujours là sous-jacent, improbable au monde, d'une chair féminine dont il dit aussi être. Force du vivant, monstrosité de ses nécessités, rappel de sa souffrance métaphysique, rappel de son impuissance et de sa jouissance ; combattant de l'impossible, bateleur de moulins à vent et chercheur d'or. Grognant, criant, sulfureux, obscène, burlesque, satirique, glamour, envahissant, débordant et trivial ; masques d'un humain dans la conquête de lui-même. Joël Hubaut est engagé tout aussi physiquement dans le langage : sa « peste postmoderne », une langue non confinée répand ses signes épidémiques comme autant d'annexions physiques de multiples territoires, reprises infinies des lieux où il se déplace dans un désir incontrôlé

d'ubiquité. L'artiste est engagé dans le discours, ses enjeux et ses possibles ; de manière emblématique, son ouvrage poétique *Lissez les couleurs ! à ras l'fanion « moule et démoule »* la physicalité de la langue, la donne comme constitutive des pouvoirs et la renverse en borborygmes comme autant de signes mutants. Aux épidémies agressives réelles, médiatiques ou politiques, Joël Hubaut oppose un virus à charge positive à valeur de don et en espère en retour l'échange, la rencontre de partenaires et de complices ; que d'autres s'en saisissent, et que ça lui revienne. Son mixage caractéristique, « inventé » à la fin des années soixante-dix, avant que le mix n'apparaisse dans la sphère musicale, et dont *La Chorale épidémik* ou *le Hiatus café* sont des exemples parmi d'autres aux multiples combinaisons, est joué comme une porte de sortie possible des idéologies confortables. La mise en présence d'éléments qui se perturbent les uns les autres, de pensées contradictoires, de porteurs de textes différenciés, d'univers artistiques différents est théorisée comme une source de création d'énergie. Par le mixage d'objets, de techniques, accumulations ou cut-up, de pensées artistiques, scientifiques, philosophiques ou poétiques se dessinent une faille, un carrefour où l'artiste se trouve à la fois en péril et en sécurité, en suspens dans ce qui ressemble parfois à de la désorganisation.

Joël Hubaut est un « désorganisateur » forcené, tout à la joie de son action pétillante, dans l'urgence d'un bon temps à rattraper, lieu d'une utopie dont il revendique l'innocence et la non-culpabilité. Pour en inscrire la topographie, il en passe par les termes antinomiques du sale, du grotesque et du régressif qui sont eux aussi les termes de l'innocence. Il en passe par la rencontre, le mixage, le trop-plein pour en tirer un espace indéfini qui pourrait contenir une surprise ; ce qu'il cherche, un moment pur. De ses élaborations complexes, de ses élucubrations vitales, de la « dispersion », il espère une pépite ; tout à coup une note inattendue, une couleur extraordinaire, une vibration particulière, un moment unique.

Sylvie Froux. Caen. Mars 2006.



Joël. 1954. Le petit mage.

Beatles Animals New order Donovan Elvis presley Damned Eurythmics Nico Clash Urban sax Led zeppelin Erik satie Simon & Garfunkel.



**Haïku visuel et sonore. 1987.** ( Mixer une intro de tous les groupes d une traite sur une bande-son 13 pistes puis hurler fort les capitales).

**Explosif. 2001.** Saucisses en r@sine. 14 x 10 cm.

## JOËL HUBAUT, ÉNERGUMÈNE TRANSHISTORIQUE OU LA FURIOSA CHAOTICA

Hubaut, picard par naissance, normand par hasard, piqué on the road, picador par nécessité, instructeur polymédia par miracle aux Zarbos de Caen, vit à Réville, son Q.G. en bord de mer. Issu d'en bas, de la danse des canards et des balais, des bals popu du week-end, de l'école des rues et des bandes dessinées, c'est un Hugo beurré, « une force qui va », un loustic sorti du fond de la cale, un tourbillon, une tornade, un phénomène inexplicable, irrécupérable, inextricable, inexpugnable, inoxydable, irrémédiable, irréversible, intempêtif, inaudible, inextinguible, indocile, insoumis, inavouable, intraitable, improbable ; Hubaut, c'est une force et une farce centripète et centrifuge qui s'apparente aux vieux carnivals, au burlesque et aux comédies drolatiques qui parcourent l'Europe depuis le haut Moyen Âge. Hubaut revivifie la bouffonnerie métaphysique, celle de Jarry (la pataphysique) et celle de Rabelais (l'os à moelle) enfourché sur le balai cosmique du Momo (l'Artaud du *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, l'Artaud du brouillage systématique pour en finir avec les idées, les idéaux, les idéologies, pour en finir avec les explications et les classifications) ; Hubaut surgit ou apparaît (une apparition qui est une révélation) au début des années 70, baigné par la tornade du Mai 68 et très mouillé par la Beat Generation (Ginsberg, Gysin, Burroughs, Pélieu, Kerouac...), le rock alternatif et toutes les révoltes de la Terre et toutes les musiques de la Terre et toutes les langues de la Terre et toutes les cultures populaires de la Terre et tous les oiseaux de la Terre et toutes les plantes de la Terre et tous les vents de la Terre (Gandhi, Lanza del Vasto, Martin Luther King, Les Amis de la Terre...).

K-Cas rarissime en ce pays si policé (la police des bonnes mœurs inculquées depuis le biberon et l'école primaire), si académique (une tyrannie du bien français et du bon goût depuis la dictature de Louis XIV), si cultivé (il n'y a de good bec que de Paris, capitale mondiale de la culture universelle et de sa langue de bois si diplomatique et si courtisane), si intellectuel (une exception dite française), en ce pays si impérial, si colonial, si pacificateur et si tyrannique (écoutez donc IAM, Zebda, NTM...), en ce pays si démocratique et si hiérarchique, en ce pays si catholique et si révolutionnaire, si nationaliste et patriotique (Vive la France et le français, à bas le breton, le flamand, l'alsacien, le corse, l'occitan, le basque, le kanak, et les

créoles des Caraïbes et de Guyane et de la Réunion, à bas les langues aborigènes des Dom-Tom, à bas l'arabe et le berbère de l'Algérie et les langues africaines des francophonies, vive l'empire de la civilisation française et la colonisation positive.) Cas symptomatique et révélateur de l'existence non médiatique d'une autre France, de la France des diversités et des pluralités, des foisonnements en tous sens et n'importe où, d'une autre France des pays et des régions, d'une autre France des innovations en tout genre, non concentrées, non centralisées, non médiatisées. Hubaut, sur la scène actuelle de l'art contemporain et de la culture est une sorte d'OVNI, un martien, qui depuis bientôt plus de trente ans secoue le grand arbre jusqu'à quasiment la transe pour qu'enfin des milliers de fruits en jaillissent dans toutes les directions, n'importe où, n'importe comment, avec n'importe qui, n'importe quand et des fruits de n'importe quoi. Dans un monde marchand condamné aux marchandages, au marché international mondial et aux reconnaissances médiatiques, Hubaut est un *troublion*, un interrupteur de profits, un perturbateur de circuits, un empêchement de tourner en rond dans la ronde effrénée des gains grandioses. Hubaut est aujourd'hui l'emblème d'un soulèvement hercynien car il est doué d'une puissance tellurique volcanique



qui secoue et fait trembler les armatures, les règlements, les fondations, les définitions et les classifications. Hubaut recycle tout ce qui ne se courbe pas devant les diverses formes du pouvoir (local, urbain, rural, régional, national, européen, mondial, religieux, politique, social, culturel...). Hubaut est un cirque, une entreprise, une machine invisible, une épidémie puisqu'il cycle et recycle, solitaire et solidaire, Tarzan, Robin des Bois, Zorro, Popeye et Pinocchio, c'est « une farce qui va » qui possède la gourmandise totale de Balzac comme la vision ésotérique et politique d'Hugo, après avoir été mangé par Rimbaud, Mallarmé et Lautréamont. C'est un poète

épique d'un genre nouveau traversé par Jean-Pierre Brisset (et ses prophéties anagrammatiques) et Raymond Roussel (relu par Duchamp) et par Cendrars et Gustave le Rouge et par Fantômas et Alphonse Allais et Léon Bloy et Satie. Hubaut est traversé, illuminé, allumé, cinglé, flamboyant ; c'est une fiction en gestation, en extension, en expansion et en formation permanente. Il y a un tel foisonnement que toute lecture explicative est obsolète. Hubaut, c'est une forme en formation, une forme de formes d'une *chaotique*, ni là ni pas là, ni dedans ni dehors, ni underground, ni overground, ni prospective ni historique, ni anticipatrice ni traditionnelle, une forme en transe, un trou noir instable, transfuge et transe-fusion, implosive et démultipliée en débordement ailleurs, autrement, débridée et tournoyante. Hubaut, c'est une imagination expérimentale et métaphysique et très pragmatique (il réalise ses projets sur un long terme avec l'envergure d'un capitaine d'entreprise) qui transforme, transmute, recycle, transborde, transplante, transcode, transcharge, une imagination qui ne cesse de nouer et dénouer, une machine à croisements et entrecroisements analogue aux mathématiques des nœuds (bien qu'il se réfère à Deleuze et Guattari, à *Mille Plateaux*). En tout cas, pour aborder le continent en gestation de ce Tohu-Bohu, une bonne lecture

de quelques classiques est nécessaire, malgré tout, à qui veut pénétrer plus théoriquement dans ce cosmos magmatique : Gaston Bachelard pour sa poétique de l'imaginaire, Lyotard pour la théorie postmoderne, Lupasco pour la *chaotique* des contradictions, Piaget pour la structuration d'un psychisme interdisciplinaire, Michel Serres pour le Tiers inclus (ou la logique des contraires), Deleuze et Guattari pour la théorie des rhizomes, Derrida pour ses approches d'Artaud, Bergson pour *Les Données immédiates de la conscience*, Nietzsche pour *Le Gai Savoir*, Fourier pour *L'Attraction passionnée* et *Le Nouveau Monde amoureux*, Proudhon pour sa théorie encore trop méconnue d'une autre vision de l'anarchie et de l'éducation perpétuelle, Stirner pour *L'Unique et sa propriété*, Isou pour sa théorie de la novation ou créatique, Beuys pour sa théorie de la sculpture sociale et sa Free University, Filliou pour sa théorie et sa pratique de la création permanente. Hubaut, sous le masque des drôleries burlesques, est une energia spirituelle formidablement délivrante, un dragon ancien avec des outils nouveaux et là encore il faudrait aussi se plonger dans un autre corpus, celui des sages anciens et des mystiques de l'islam et de la chrétienté comme du judaïsme, celui, immense, des divers bouddhismes (hindou, chinois, tibétain, japonais) et finir provisoirement avec l'ouvrage de Jean-Marc Vivenza *La Doctrine de la vacuité* (Albin Michel). Joël Hubaut est un écrivain-artiste inclassable, un irrégulier, diraient les Belges, à l'écart des approches modernes, contemporaines et d'avant-garde. Sa formation, sur le tas et dans la rue, en autodidacte furieux de tout avaler (ce qui déborde, ce qui dérape, ce qui dérange, ce qui dérouté) le conduit inéluctablement dès le début de son adolescence vers toutes les formes de révolte musicale, graphique (c'est l'époque du groupement Panique avec Arrabal, Jodorowsky, Cieslewicz...), textuelle (la littérature illettrée des fous et des irréguliers du langage comme Altagor, Martel, Dubuffet, les médiums et les spirites, les publications de Pauvert et de Losfeld du côté des surréalistes partisans du « Lâchez tout ! » et les éditions du Soleil Noir de Di Dio qui a publié *Héros Limite* de Luca, *Infra Noir* de Pélieu, Rodanski...) : de l'importance des petits éditeurs rebelles qui ont soutenu les diverses mouvances dada, surréalisme et cie, des libraires et bouquinistes de province (à Caen, en particulier, où Hubaut put s'abreuver). On ne dira jamais assez la nécessité de tels foyers d'accélération des énergies dispersées au hasard et des premières rencontres ainsi opérées : cela sera primordial pour Hubaut, puisque plus tard, bien plus tard, peu après son entrée comme professeur à l'école d'art de Caen, en 1978, il reprendra le flambeau en inventant un lieu, *Mixage International*, une revue avec de jeunes étudiants puis les éditions de la C.R.E.M. avant de devenir le conseiller artistique des éditions sonores de la Station Mir à Hérouville Saint-Clair (avec une nouvelle génération d'étudiants amis, dans les années 90) et le promoteur d'une série de soirées Hiatus avec le FRAC Basse-Normandie. Récepteur-émetteur, passeur, colporteur, aiguilleur et conseiller au carrefour des chemins, Hubaut est l'actant interactif d'une tribu invisible d'individus qui depuis les années 70 n'ont cessé de fomenté des rencontres sous forme de revues et de festivals comme Henri Chopin et sa revue sonore *OLI*, Julien Blaine et sa revue internationale *Doc(k)s*, Serge Pey avec ses rencontres toulousaines et sa revue *Tribu*, Tibor Papp avec *DAtelier* et la revue électronique *Alire*, Richard Martel avec son espace

Le Lieu (à Québec) et sa revue d'art-action *Inter*, l'entreprise *Kanal* et cie... Hubaut, dès ses débuts, est parfaitement conscient qu'il appartient à un immense réseau planétaire qu'il découvre peu à peu au gré des voyages et des interventions, un réseau qui ne cesse de se nourrir par des rencontres transgénérationnelles, non seulement avec son temps, mais avec des époques antérieures, jusqu'au Moyen Âge. En ce sens, il faut envisager son œuvre dans sa totalité car dans sa conception épidémique, tout, absolument tout, fait œuvre en mouvement perpétuel. À cet égard, le seul artiste agitateur qui lui ressemblerait, dans la même vaine autodidacte et dévoreuse de totalité, c'est Ben, plate-forme internationale de recyclage depuis



**Le Mohi-Caen dit Lapin agile.**

Pour un Western normand avec Olivier Lerch et l'équipe du Nouveau Mixage Western filmé en Normandie à 00h présent. Beauvoir dans une installation de camps indiens avec tipis en situ, etc., en 1984.

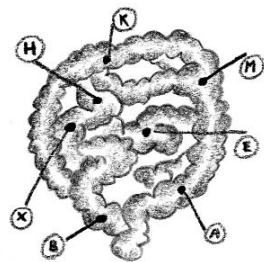
1959, à Nice, et promoteur en France du territoire Fluxus. Deux énergumènes, hors normes, dont les bouillonnements troublent les points de vue étroits de la critique qui est bien incapable de saisir, à la fois et en même temps, la présence contradictoire chez le même individu de l'art brut ou singulier et d'un art conceptuel, fondamental : la double articulation (ce qui est rare car interdit, refoulé, dénigré sous le prétexte qu'il faut choisir une voie), ils choisissent la vie dans sa multiplicité, dans sa fabuleuse croissance excentrique : Rabelais, Cervantès, Diderot, Fourier, des univers en processus, loin, loin des règlements académiques, du goût et du beau ; des « vivants », quoi, pour citer un des suicidés, Alain Gibertie, ou un kamikaze-rock, un autre suicidé du spectacle, Robert Malaval. Faudrait peut-être y penser pour saisir le phénoménal phénomène (noumène) respirant et aboyant HUBAUT (et dansant et chantant).

Scénographe d'un théâtre des opérations, permanent partout (école, maison, festivals, rencontres, expositions), le rastaquouère entame toujours à l'enclume son rythme celto-mongol : dispersion, déraillement systématique, raillerie cosmique où le lait du lai de Lanval tourne en blé dans les moulins du vent. Hubaut (clarifié à la nouvelle clairette du clairon) serait notre Hugo populaire (mais sans peuple because les médias qui occultent le musico), notre faux-vrai gaulois tendance Astérix brisant les tables iniques de la loi centrale imposée comme norme définitive, vociférateur punk pissant doublement (adoubé chevalier du taste-vain) sur nos doctes assemblées couardes et moroses comme sur tous les adeptes béats punkoïdes. Pas d'idées, pas d'idoles, pas de parti (sauf d'en rire) pas de drapeau, pas de gourous, pas de mots d'ordre, pas de ceci, pas de cela, pas de poètes, pas de musiciens, pas de peintres, pas d'artistes, rien qu'un trou encore plus noir, rien que la vraie lumière noire, pas de quoi que ce soit, pas de pas du, pas de pas de. Fornicateur universel, braisé, prophète hybride, illuminant, il provient comme une grande lame de fond, un tsunami, de la mémoire de tous les insoumis, en raillant les enrôlements, ici et ailleurs, dans les écoles, dans les entreprises, dans les églises, dans les partis, à tous les étages économiques et sociaux. Scénographe précis, calculateur et improvisé, il dévoile et

déroule chaque année, les faces de plus en plus complexes de son circus planétaire, anti-barnum absolu, pitre théorique et guignol rocambolesque, par tous les moyens : livres, disques, CD, DVD, objets, tableaux, écritures, concerts, débats, actions, installations, conférences, workshops, banquets et bamboulas. Mais la scène engendre de la scène : comme s'il avait rendu possible une sorte de vrai guignol's band frénétique en 25 années d'actions d'enseignement et cela donne encore une poignée de nouveaux virus : Illusion Production/Déficit des Années Antérieures (musik, label, expositions), Mixing (mobilier *discrépant*), Mix News (à Cherbourg puis cARTed à Siouville avec expositions et rencontres), Les Tétines Noires (rock minéral fondé par son fils), La Ferme électronique et la Station Mir (Hérouville)... passeur, relais, échangeur, déchargeur, transporteur, à flux tendu. En la belle et beurrée Normandie, ce don qui chiotte a fondé une Saga du surgissement de la mémoire populaire (une nouvelle tapisserie vivante et rieuse de Bayeux), une Saga catholique et cathodique, passant par la Lorraine et l'Égypte. Cul terreux terrible, taureau-bison, Hubaut est bien loin, très loin de la gent artistique parigote et cie, ogre antédiluvien à l'appétit féroce, brisant d'un coup de cou de gueule les béni-oui-oui polis de la courtesanerie nationale (il fut encore récemment censuré par une télévision pour action non conforme, à propos de DADA, dans le cadre de l'exposition du Centre Pompidou : à se mordre de rire) ; on a tellement peur, ici, dans ce beau pays bananier, des vivants car Hubaut n'est pas, bien entendu, un nostalgique de DADA, il est, à sa manière, une réincarnation inassimilable, trop poivrée pour les gosiers dégénérés de l'institution télévisuelle et étatique, merci encore pour cet acte médiocre de censure qui en dit long et très long sur la police secrète de la culture vivante, âpre et burlesque. Mais c'est fini, les carottes sont presque cuites car sur le Net, chez UBU (New York), on peut déjà voir et entendre ce qu'on nous refuse et bientôt sur d'autres sites comme Erratum ou Caramba. Hirsute (allez faire un petit tour chez les Incohérents et dans l'Idiotie), marginal rocker *patataphysique*, bouffon hilarique, furibard et tendre, enspermé de rêves (Carroll, Tolkien...), éjaculateur lent de projets débridés (la tournée hilarante des couleurs venimeuses du régime nazi : jaune, rouge, rose, vert, noir) ; Hubaut chevauche l'Europe sans trêve et sans peur, nouveau cavalier de l'Apocalypse. Vraiment local, vraiment planétaire, loin, très très loin des jeux minables des pouvoirs, il parle à n'importe qui, comme la pythie, comme un médium, comme un sorcier, comme un inspiré-aspiré ; visionnaire, en pleine nuit, il englobe dans sa mythologie trouée de milliers de sources toutes les formes de sa vie, tournant sans cesse comme un radar halluciné, équipé d'un tout neuf GPS, pour trouver quelques issues à l'enfer minable planétaire où tournent, aveuglées, des milliers de bourriques ensablées par leurs diverses idéologies fanatiques. Hubaut est un des acteurs d'un soulèvement très possible des énergies en attente et en réserve. La *chaotique* Hubaut est le fruit d'un long et déraisonné entraînement quotidien, d'une endurance à toute épreuve car elle peut rejaillir en tous sens dans des recyclages surprenants, dans le soulèvement verbal et sonore, dans la sarabande de dessins techniques, de signes, d'images et de figures qui proviennent de sa formation ancienne de dessinateur technique et de son talent et, disons-le, de sa virtuosité dessinatoire mais toujours mise en abîme

par son esprit destroy qui fuit la trop belle réussite (picabesque, diablement). Cet immense travail frénétique lui donne la capacité, quasiment immédiate pour l'improvisation, car il n'a plus à s'entraîner puisqu'il est en mouvement perpétuel d'action débridée, pressé par les urgences des projets en train de se tisser. Dessinateur, organisateur, scénographe, acteur, chanteur, écrivain, architecte d'environnement, orchestrateur d'événements, Hubaut est un agitateur permanent d'une espèce très rare en France où l'on fuit la sarabande baroque, style sans bride et sans rides du Moulin-Rouge de l'époque d'Offenbach et d'Alexandre Dumas. *Dessinateur et désignateur.*

Cette *chaotique*, par contre, a des résonances étroites avec les avant-gardes historiques dans la mesure où elles tentèrent, dans toute l'Europe, de briser le confort et le carcan bien établis des conformismes en toute matière : Hubaut s'est nourri de tous les expressionnismes depuis les fauves (Van Gogh, Gauguin, Matisse...), les révoltés du premier expressionnisme allemand (Kirchner et ses gravures sur bois et toutes les rêveries d'une autre société libérée de la famille, des maîtres et du capital), les élans et les sauts du Cavalier bleu (Kandinsky, Klee, Marc, Macke, Jawlensky), il s'est nourri du déferlement futuriste italien sur l'Europe avec les mots en liberté de Marinetti (1910-1914), avec l'imagination sans fil et la splendeur géométrique, avec le bruitisme de Russolo (manifeste prémonitoire de 1913), avec la peinture des sons et des couleurs de Boccioni, avec les planches de mots et d'images de Depero, avec le déferlement futurien dans tous les domaines, il s'est nourri tout autant du futurisme russe et du suprématisme de Malevitch (tout commence enfin à être publié en France dans les années 70) comme de Mondrian et de Doesburg (dada futurien constructiviste), et surtout des bombes implosives immédiates ou à retardement de DADA à Zurich (Ball, Arp, Janco, Tzara), du DADA de Berlin (la centrale d'Huelsensbeck et Raoul Hausmann, le dadasophe qui libéra la lettre et le signe et le geste et la voix : son photomontage ABCD de 1920 en est le manifeste ou la manifestation la plus concentrée d'un nouvel art en toutes directions et cosmique), du *Merz* anti-DADA de Schwitters, il s'est nourri avec gourmandise des pétarades du DADA de Paris avec Tzara, Picabia, Satie et Picasso, en particulier *Relâche* et *Entracte*, comme des pétards « à bruit secret » de Duchamp et Man Ray : il ne peut oublier la maxime de Picabia « tous les dada sont présidents ». Mais Cravan et ses provocations (sa revue *Maintenant* et ses performances-danses-conférences) l'excitent prodigieusement comme *Les Soirées de Paris* d'Apollinaire et la revue *Sic* (son idée couleur) de l'écrivain typographe Pierre Albert-Birot (qui inaugure, en 1916, les poèmes-pancartes et les poèmes à crier et à danser). *La Révolution Surréaliste* de la bande à Breton revigore sa révolte globale contre tous les esclavages, exploitations et colonialismes ; rien de ce qui fut un refus global de la pourriture des pouvoirs et de leurs compétitions guerrières ne lui est étranger et c'est cette longue litanie de l'art de l'anarchie qui nourrit aujourd'hui son épidémien soulèvement. Mais les Belges

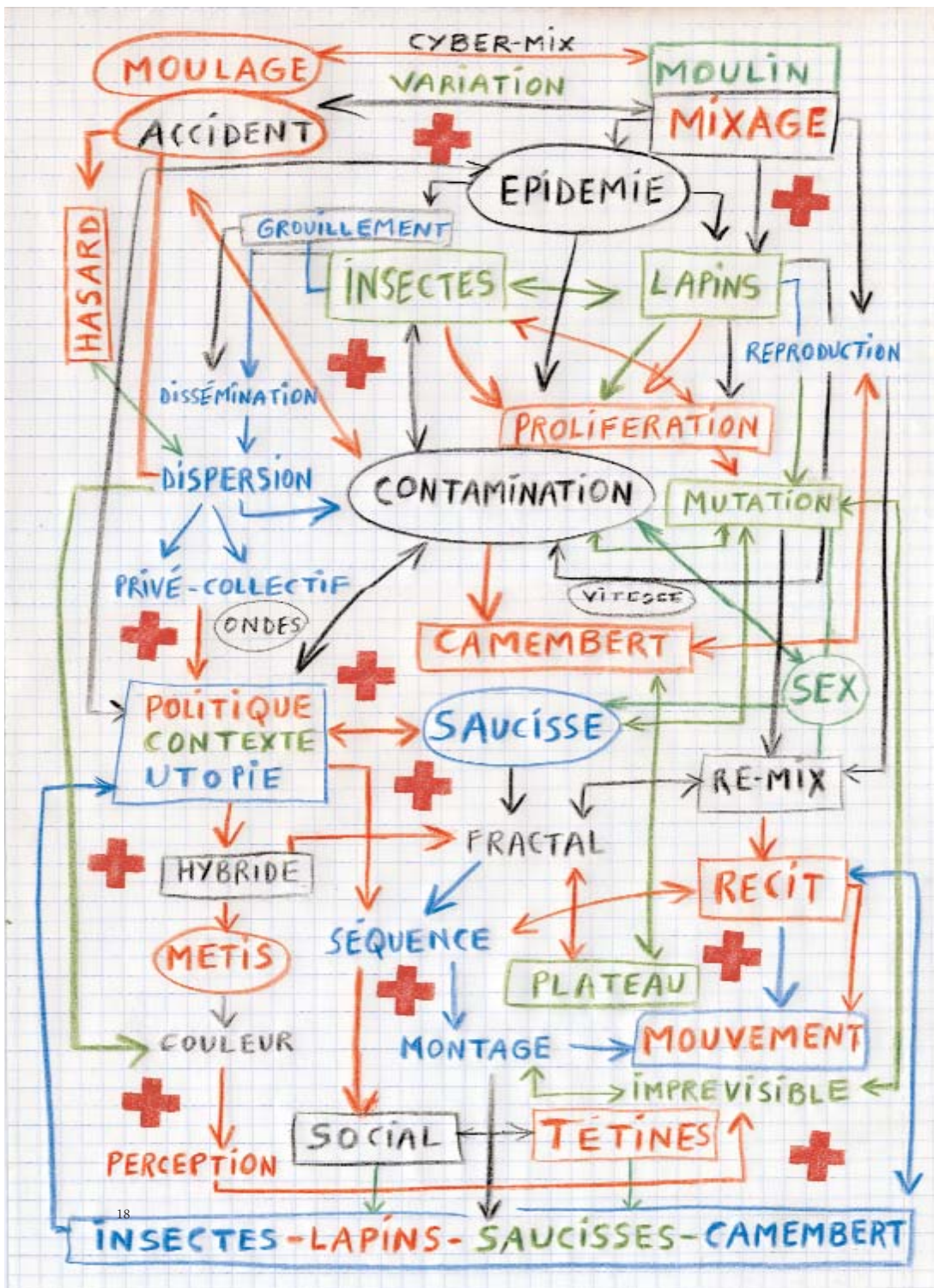


avec Magritte et ses amis, avec leurs brûlots, alimentent ses turbines à transformations. Hubaut mixe et remixe tout ce qui passe. Mais Hubaut-réacteur ne lance pas son immense moulinet seulement dans les anciennes nappes qui ressurgissent aujourd'hui grâce aux nombreux travaux des historiens des années 20, il mouline et vrille dans un passé proche et même réussit à rencontrer quelques dinosaures des années 50 comme Isou, Lemaître, Wolman, Brau et Dufrène, énergumènes étranges du « soulèvement » lettriste, refoulés odieusement par les pisse-froid des pseudo-mouvements bien établis (à chacun de trouver), il mange à même Cobra et se passionne pour les projets d'un art expérimental de Jorn et Dotremont (le poète de la désécriture) dont le croisement étrange avec le lettrisme donnera naissance à l'Internationale Situationniste (un soi-disant dépassement et de Cobra et du surréalisme et du lettrisme : mais c'est une bourde – chaque mouvance propose une autre voie, aucune ne remplace l'autre et voilà l'erreur d'une certaine avant-garde sûre de sa vérité) ; Hubaut avale tout et mélange tout et, dans son immense marmite, il fourgue tout en vrac : poésie concrète, poésie visuelle, poésie sonore, Mail Art de Ray Johnson, happening and Fluxus, les affichistes (Hains, Villeglé, Dufrène), le pseudo-mouvement nouveau réaliste de Restany (avec Arman et ses accumulations, César et ses compressions, Spoerri et ses tableaux-pièges) et tout Fluxus (Maciunas, Brecht, Williams, Beuys, Vostell, Dietman, A-Yo, et surtout Robert Filliou et Ben le propagandiste du Théâtre total et de l'Art total, dans les années 60).

Et malgré les apparences – Hubaut serait plutôt en résonance avec les Actionnistes viennois (Nitsch, Bruss, Muehl), avec Kaprow, Hansen et Lebel (happenings) –, il regarde aussi sérieusement les minimalistes radicaux comme les conceptuels (Kosuth, Weiner...) et toutes les aventures depuis les années 70 comme Dan Graham, Acconci, MacCarthy, Kelley, Kippenberger, tous ceux, et ils sont de plus en plus nombreux, qui ont dit « Non, je ne mange pas de ce pain-là », et qui s'infiltrèrent dans les institutions et dans le marché mondial de l'art car une des formes du boycottage actuel n'est pas de se retirer dans la montagne mais d'envahir aussi le marché, si nous en avons l'estomac et la capacité. Hubaut, maintenant, est mûr pour franchir une nouvelle frontière, celle du grand marché et pourquoi pas, comme Warhol, qui demeure un exemple, bâtir son entreprise de soulèvement au beau milieu de la foire (question de nerfs et de distance et d'esprit férocement carnavalesque). L'épidémie médiatique peut s'originer via le Net et tous les réseaux qui se nourrissent en potlatch : un instrument neuf à notre disposition et qui relance le débat sur le renouvellement des avant-gardes. Hubaut a fait de l'avant-garde moribonde un mouvement rural, urbain et de banlieue, et jusqu'à le faire fructifier dans une école d'art : l'extension de la lutte est possible n'importe où si l'on s'en donne les moyens. Caramba !

Michel Giroud. Peintre oral et tailleur en tout genre, in Alpina. Hiver 2006.



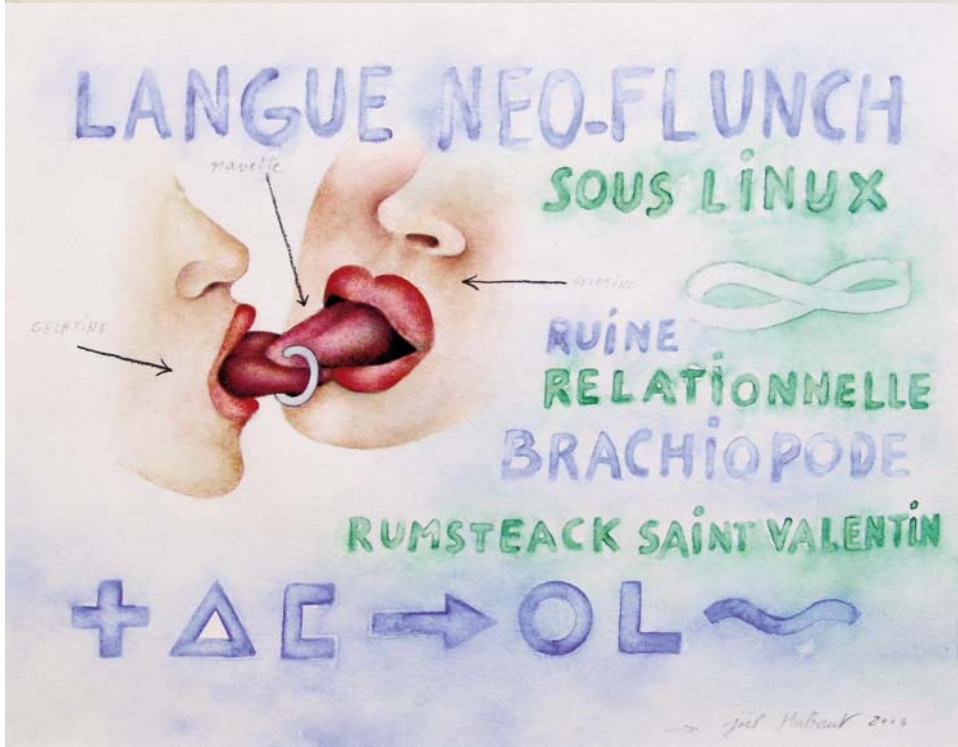


SANS FOI NI LOI, SANS CENTRE NI PÉRIPHÉRIE : LES RAMIFICATIONS D'HUBAUT, UN SYSTÈME TOUJOURS MIS À L'ÉPREUVE DU TEMPS ET DE LA DÉPENSE

« Le bordel organisé » : c'est ainsi qu'en 2001, Joël Hubaut me présente son installation aux Abattoirs de Toulouse où tout un monde d'objets chargés de la couleur rose est exposé au regard du visiteur qui ne sait plus où sont les barrières entre les choses qu'il peut toucher et celles qui permettent une activité quelconque. Hubaut est là, dès l'ouverture du centre d'art, afin de repositionner certains objets qui ont ainsi été déplacés, allant de l'un à l'autre. Tout cela prend place dans un dispositif architectural dédaliqque qui vient redoubler celui de l'architecture intérieure d'une sorte de grande nef imposante sur laquelle s'ouvre le lieu, y créant des méandres et des surprises. Ainsi, l'artiste induit, par son action, une perte de repères. Il ne reste plus que cette couleur qui, en même temps qu'elle qualifie tout, montre quels registres d'objets sont touchés par la couleur rose et pourquoi. Se met en place alors un processus, comme une sorte de piège, où le rose passe du jouet pour enfant à l'objet plus hard et pornographique. La chaîne met ainsi en évidence une logique consommatrice. Celle où le rose est associé à l'attrance que doit contenir tout produit. Et, à force de déambuler dans cette marée rose monte la nausée du trop, trop d'objets, trop de rose, trop d'objets roses. Le rose à cette échelle devient alors symptomatique de la consommation consolatrice que tout individu peut s'acheter, représentée par tous les objets transitionnels offerts ici. C'est souvent sur cet effet de saturation que joue Joël Hubaut. Lorsqu'il se met en scène dans des performances, l'action atteint toujours un moment paroxystique où le corps déborde par saturation physique, organique. Les fluides corporels qu'ils soient issus de l'ingestion de nourriture, de liquide ou d'un quelconque traitement pharmaceutique portent l'action à un spectacle qui nie le spectacle puisqu'il est de l'ordre du spectacle inacceptable le moment où le rideau aurait dû tomber depuis longtemps. Joël Hubaut nous montre l'envers du décor, c'est-à-dire la souffrance du corps malgré le masque de la farce ratée. Il s'agit quand même de souffrance même si on n'en voit que le côté rabelaisien et comique. La violence du cri que l'on suit depuis ses premiers pas dans la musique, il est tombé dans la marmite du rock. La violence de ses travestissements également, lorsque l'artiste passe d'une identité à l'autre, puisqu'il a décidé de « faire tache » ne se trouvant jamais à sa place. L'artiste joue ainsi de différents registres où s'entremêlent des logiques déroulant des histoires sans fin qui recyclent



Fatma-ploque, 2004. Aquarelle sur papier, 32 x 24 cm. Courtesy galerie Lara Vinczy.  
Langue-piercing Saint-Valentin, 2004. Aquarelle sur papier, 32 x 24 cm. Courtesy galerie Lara Vinczy.



l'Histoire et l'expérience qu'il peut en faire, là, sur le moment, dans l'instant, celui du lieu de l'action. Joël Hubaut nous propose toujours de repousser nos limites, soit que l'on adhère ou bien, au contraire que l'on rejette ce qu'il exacerbe dans un trop-plein proche de la vision d'une société du spectacle malade de son propre fonctionnement. Ce jeu sur la mise en scène de la vitrine, sur la vitrine que l'homme affiche dans ses relations sociales et policées, l'abondance de marchandises, gage de bonne santé pour une société, est mis à mal par Joël Hubaut. Lorsqu'il aborde le code des couleurs dans ses actions de collectage d'objets d'une même couleur – par exemple, les objets orange aux Mureaux – et de constat photographique de l'environnement ainsi créé, Joël Hubaut questionne leur utilisation banalisée. Au CAPC, à Bordeaux, il introduit dans son installation des poupées Barbie vêtues de noir et blanc qui reprennent



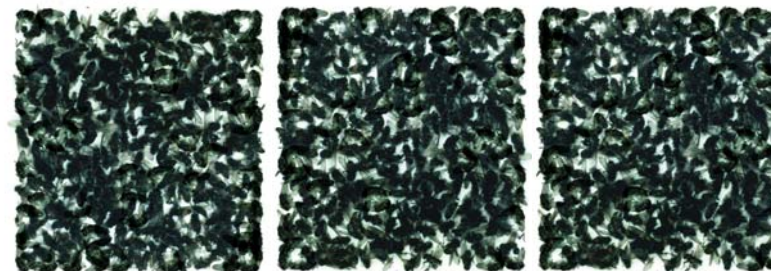
le signe de la svastika, revenant ainsi sur l'histoire de cette ville liée au commerce triangulaire puis à celle de la collaboration. Il met les points sur les i de façon littérale tout en sachant à l'avance que ce genre d'œuvre est inacceptable, d'une part, par le milieu artistique et, d'autre part, par le milieu politique. C'est cette façon directe, littérale qui choque dans l'œuvre de Joël Hubaut tout comme dans celle de Hans Haacke, osant utiliser de manière frontale la politique comme matériau. Les critiques

considèrent que l'artiste sort alors du terrain qui lui est assigné. D'aucuns diront que l'art n'a pas d'effet direct sur le monde, ne peut pas le changer et même qu'une vision critique qui donne lieu à une production entraîne inéluctablement son recyclage en tant qu'œuvre d'art dans son circuit marchand. Pourtant, Joël Hubaut continue de produire toujours plus à une époque où l'on s'interroge sur les bienfaits de la déproduction. Depuis ses débuts, la pratique de Joël Hubaut procède de cette inflation productive en s'introduisant dans tous les champs déterminés par la sémantique qui tresse inlassablement une grille de lecture entre la réalité et l'individu, œuvre pédagogique, œuvre de salubrité publique de la pensée. Poésie sonore, performance, etc. Un parcours qu'il situe vers 1972, lorsqu'il défile le cours des choses avec Claude Pélieu et son réseau, « de la Beat Generation à l'Ultra lettrisme et au situationnisme puis à la poésie sonore et Fluxus ». L'artiste accompagne des artistes repérés, étiquetés dans ces familles et dont ils ne semblent plus pouvoir sortir. Aussi endosse-t-il plusieurs personnages, plusieurs rôles dont celui de Don Hubaut de la Mancha, mêlant ainsi son appartenance territoriale (il vit à Réville dans le département de la Manche en Basse-Normandie) à une certaine revendication. Don Quichotte reste une figure littéraire synonyme d'un personnage un peu ridicule qui s'élance à l'assaut des moulins, symbolisant une force, un pouvoir plus fort que lui. C'est avec l'attitude de ce personnage que Joël Hubaut affirme sa volonté d'occuper le terrain dévolu par des pouvoirs qui ont une plus grande visibilité et lisibilité dans les réseaux institutionnels et par des personnes légitimées pour écrire l'histoire de l'art. Hubaut apparaît ainsi, tel un personnage historique. Cet antihéros de la côte ouest se présente ainsi à mille lieux d'un héros conquérant, positif et sans pitié. Il est loin de l'image du cow-boy à la conquête d'une nouvelle frontière ou de celle,

finale plus polie, du dandy irrespectueux, image encore acceptable en tant que figure décalée dans notre société occidentale, et plus particulièrement en France. Lorsqu'on est né à Paris et qu'on y a toujours vécu, il est toujours amusant de voir des personnages proches du toujours actuel Rastignac venir par vagues, certains d'aller à la conquête du pouvoir et d'y créer une pseudo-intelligentsia, essayant comme à l'époque des salons de ramasser les miettes du pouvoir centralisé lors de pince-fesses *people* où ce qui se dit ressort dans des articles de la presse artistique qui leur est associée. Don Hubaut de la Mancha est un anti-Rastignac. Le personnage de Joël Hubaut, lui, ne perd pas de temps, ne se perd pas dans ce monde mais table sur son hyperactivité qui prend non pas un tour discursif ou rhétorique mais d'une découverte désordonnée de divers artistes et démarches. Ce cheminement chaotique et mouvant que tout le monde connaît, en forme de puzzle ou d'exercices à trous, devient pour lui le principe opérant pour créer malgré tout. Alors que jeune artiste, il se sent débordé par les événements et pense que tout a déjà été fait. Dans les années 70, lorsqu'on dit n'avoir pas lu Marx, Freud et Mao in extenso, on vous regarde de haut. Il faut un certain culot pour occuper le terrain et être partout à la fois en utilisant tous les médiums. Ainsi met-il très tôt en place les concepts opérants dans sa pratique comme « épidémie » ou « mixage ». Ces deux notions lui permettent de gagner une certaine liberté alors que les théoriciens encore dans la nostalgie des avant-gardes historiques, s'empressent de créer des mouvements avant-gardistes, alors que les artistes sont appelés, de façon stratégique, à rejoindre des groupes pour faire nombre. La logique d'Hubaut va de la mise en place d'une sorte d'alphabet rendant hommage aux constructivistes à l'utilisation du lapin, de la saucisse et autres outils critiques qui peuvent paraître dérisoires et sont en même temps, pour peu que l'on veuille bien y regarder de plus près, des éléments qui viennent enrichir la part de la force satirique qu'il réactive. Comédie humaine, à laquelle il appartient puisqu'il ne se place jamais au-dessus : il utilise les lapins vivants dans ses installations comme il se travestit lui-même en animal lors de performances. L'artiste dialogue avec le principe de réalité, réactivant les pratiques artistiques passées toujours valables et se confrontant directement avec le monde. Joël Hubaut semble ainsi mettre à plat et rendre équivalentes l'histoire des avant-gardes du début du *xx*<sup>e</sup> siècle, l'histoire actuelle telle qu'elle circule dans les médias, et l'histoire familiale. Il réinjecte des histoires passées de grandes inventions, telles celles d'Alphonse Allais et d'Erik Satie, natifs de Normandie où il vit, à des histoires de famille et de rencontres. De ces croisements naissent d'autres inventions avec des déplacements, des décalages qui permettent de recréer ainsi d'autres histoires d'où émergent de multiples œuvres. Il se laisse porter par cette dérive à la base de l'économie de sa pratique artistique. Comme la musique d'ameublement d'Erik Satie ou la sculpture mobilière que réalisent actuellement les artistes en s'appropriant les objets design, Joël Hubaut joue sur ces registres pour faire se télescoper des formes artistiques, en créant de nouvelles formes signifiantes d'une autre histoire à venir sur laquelle il reprend encore et encore, jusqu'à épuisement, jusqu'à effacement du motif initial et métamorphose complète de l'argument de départ. On comprend qu'il se place ainsi bien loin de certains théoriciens ou de certains critiques d'art qui parfois, inventent de

nouveaux concepts afin de pouvoir les vendre sur le marché de l'ingénierie culturelle. Joël Hubaut invente avec la générosité d'un artiste que meut l'angoisse de l'immobilisme et de la virtuosité, et qui a décidé de n'être jamais là où on pourrait l'attendre. Peut-être est-ce également cette liberté qui fait que son œuvre ne peut illustrer aucun discours qui lie un critique à une écurie d'artistes. Joël Hubaut invente lui-même des ponts entre artistes différents, générations différentes, créant des événements fédérateurs, tel celui du 17 janvier, jour de la naissance de Robert Filliou, « chuchoté » par lui-même jour anniversaire de l'art, ou les collaborations des éditions de la C. R. E. M. et de la revue sonore *Fractal musik* sous forme de CD musicaux. Il crée ainsi des liens entre des personnes, sans distinction stratégique, sinon celle de créer une énergie qu'il a très vite perçue comme indispensable dans le désert qui se crée où que l'on soit si l'on ne l'initie pas soi-même. Cette énergie indispensable à son action d'artiste est finalement une marque d'indépendance que d'un autre côté l'artiste paye car il fait une certaine concurrence aux professionnels de l'événementiel. Et lorsque cela déborde – parce que c'est également le but – les performances d'Hubaut et les événements qu'il impulse ne sont jamais écrits de façon programmatique avec un scénario bien défini comme c'est le cas pour certains artistes ; tout peut arriver, tout peut être possible, il suffit de veiller à mettre les bons ingrédients dans l'action ou au mélange des genres et des personnes pour éviter les répétitions. Car même si la musique répétitive et celle d'ameublement intéressent Joël Hubaut, il faut toujours qu'il puisse en faire un mixage composé de contradictions, de paradoxes, d'impuretés, avec toujours, bien sûr, quelques pointes d'esprit rock. Finalement, sur la distance, puisque c'est un peu sur cela que l'on attend malheureusement les artistes, quitte à les épuiser, Joël Hubaut finit par occuper une place à part grâce à la résistance qu'il oppose à l'usure du temps et des modes, se construisant lui-même une esthétique de la résistance.

Lise Guéhenneux. Marseille. Février 2006.



Trois Carrés noir de mouches sur fond blanc. Valcanville.1977.

# Le Hiatus-Bobosse-Club

de Joël Hubaut  
chez Coco au Rideau Cramoisi, Saint Sauveur Le Vicomte, Normandie  
le 17 janvier 2003 pour fêter l'anniversaire de l'art de Robert Filliou  
Eternal Network Epidémik Externet

Papa voudrait que je sois ingénieur au Ponts & Chaussées plus tard! mais je pressens que mon avenir se situe à peu près entre le bas de mon pantalon et le haut de mes chaussures. Putain! c'est évident! cette brèche est une erreur. Quelle aubaine! C'est décidé, je serais une erreur!



© Joël Hubaut - Agence de communication

En 1953 à Saint Sauveur le Vicomte, le me promenant dans la rue en plein été avec un lapin blanc en laisse, fêtais mes pieds, je portais un drapceau haut de forme, une écharpe jaune, un pantalon en toile à matelas et je chantais à tue-tête au même moment où Robert Filliou se disait: « Il semble qu'il y ait un million d'années que les êtres humains apparaissent sur terre le 17 janvier... donc tout a commencé le 17 janvier, il y a un million d'années, un homme s'empara d'une éponge et la plongea dans un seau d'eau, le nom de cet homme n'est pas important. Il est mort mais l'art est vivant et la flote monte. » Joël Hubaut dit Bobosse.

Polésie, Sautesse-Htas, Electro-convulso, Muséum-tachino, Sapo-basse, Rock-rund, Soupe aux bulots, Action et performances yourichies, Vidéo-projection, Gâteau mou, Cuisine italée, Egarane générale, Film linéaire, Envoyez vos messages: toutes les soirées au hiatus-bobosse-dub@noos.fr

**Special Guest. Alain Jouffroy**  
**avec Sylvie Alexandre, Françoise Bérot, Alain Biet, DJ, Jive Biquette,**  
**Olivier Classe, Le Cloac, Le Collectif © Occasionel, Paul Collins, Docteur**  
**François Courbe, Didi Momo et ses Escrocs, Charles Dreyfus, El Tigers**  
**Comïc Group, Joël Hubaut, Alain Jouffroy, Maïté Kessler & Marie Escolin,**  
**Catherine Leboucher, Denis Leboul, Hervé Leforestier, Philippe**  
**Lemaréchal, Cyril Lepetit, Thomas Lesourd & Yoann Ansel, Ingrid Luley,**  
**Bernard Martin, Jean Moret, Laurent Prexl, Réseau Carted, La Station Mir,**  
**Maximilien Urfer & Cyril Zakof, Olivier Talouarn, La Tribool d'Hellequin.**

J'ai découvert la peinture dès ma petite enfance grâce à mon père qui faisait des copies de Watteau, images léchées de fêtes galantes, escarpolettes pleines de frous-frous, jupons frivoles exquis qui m'impressionnaient par leur délicatesse mais aussi des dessins de Dubout complètement saturés et que je trouvais très cocasses et grivois ; plus tard, il s'est mis à peindre et à dessiner et je fusain hyper chiadé, quasi hyperréaliste, très pompier en tout cas. J'étais fier de papa !



### Joël. 1955. Le petit mage.

Bon ! a va être magique mais c'est pas sûr.

### Affiche du Hiatus-Bobosse-Club.

Joël Hubaut/Denis Leboul  
Cabaret Mix pour l'anniversaire de l'art de Robert Filliou au Rideau Cramoisi chez Coco, Saint-Sauveur-le-Vicomte, 17 janvier 2003.  
J'invite Alain Jouffroy comme guest et une trentaine de performers. Le Mixage live son/vidéo réalisé par la Station MiDavid Dronet, Olivier Talouard, Christophe Boudier.



**Maïté Kessler et Marie Escolin**  
dans une baignoire remplie de vin chaud.  
Une des 30 performances de la soirée.  
Le public peut se servir et boire  
directement la louche.

emballage pour les Pieds Nickelés. En cinquième, l'école est quasi finie pour moi. Je redouble et je redouble... Gene Vincent à fond. O.K. ! je serai donc une doublure de moi-même à perpétue en recto verso autoreverse. À 14 ans, c'est décidé, je veux devenir peintre, mes artistes préférés sont Seurat et Signac. Je suis emballé par le pointillisme. Au collège, je m'exprime beaucoup par « yaourtage » pour faire croire que je parle russe, les copains me surnomment « Bobosse ». Je fréquente chaque semaine le petit musée de Barbey d'Aureville dans le château de Saint-Sauveur-le-Vicomte dans la Manche, bien plus ébloui par ses tenues extravagantes que par ses romans que je

ne lis qu'en fragments sur les manuscrits. L'originalité de Barbey et son dandysme est une révélation, ses tenues, sa façon d'écrire, ses lettres, ses objets délicats et maniérés, etc. Je décide de retourner mes pantalons et porte désormais au collège mes culottes à l'envers toute l'année. C'est presque invisible à part les poches qui se retrouvent à l'extérieur, inutilisables mais qu'importe, c'est parfait pour créer ma différence. Pour mettre les points sur les i ! J'en fais partout directement avec l'embouchure des tubes de gouache, ça fait des confettis de couleur, une sorte de pseudo-dripping-tamponnage... tac tac tac ! Je me fais remarquer comme pointilleux obsédé... Pour être pointilleux, c'est une autre affaire. Mon esprit est en vrac. À 15 ans, je porte un chapeau melon et une grande écharpe jaune tout l'été. Je pète de chaud mais au moins j'me démarque. Je flambe déjà au cognac.

En 1964, le grand amour avec Amélie. Au cinéma du samedi soir avec Amélie, on tombe sur un documentaire de Jean-Pierre Raynaud de la Gaumont projeté avant l'entracte au cinéma de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Je vois un grand dadaïste extraterrestre d'une vingtaine d'années qui parle d'un pauvre extincteur, debout sur un escabeau rouge. Sidéré, je comprends peu mais j'prends conscience d'une « évidence », persuadé que ce documentaire tombe à pic pour moi. Je suis scotché, bouleversé dans mon siège et n'ai évidemment plus aucun intérêt pour le film qu'on venait voir, trop obnubilé par le docu que j'encaissais... Je cogite toute la semaine, complètement troublé. C'est ma première véritable relation avec l'art contemporain. Tout est chamboulé. Parallèlement, un ami d'enfance, Hervé Audouard me fait découvrir Samuel Beckett et la musique d'Edgar Varèse... J'engloutis les données dans tous les sens, je touille surtout à contre-sens, je suffoque sans chronologie, je brasse, c'est du bonheur et beaucoup d'angoisse. Que faire ?

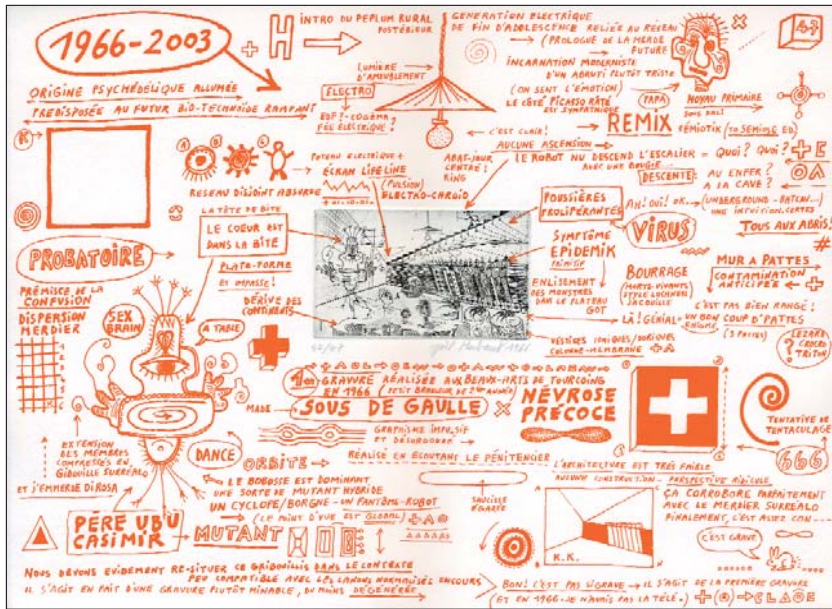
1966. Étudiant à l'école d'Arts appliqués de Calais (j'arbore mon pantalon toile à matelas pattes d'éph' que j'ai fait faire par ma grand-mère), je vends sur le trottoir mon premier livre de poésie, un livre post-ado assez nul *Les titres sont des ordres rouges* que j'ai édité à compte d'auteur à 1000 exemplaires, en bluffant que je pourrais payer l'imprimeur, j'ai pas un rond... en deux mois, je vends tout, je paye l'imprimeur et j'ai un bon bénéf



**1966. Étudiant à l'école d'Arts appliqués de Calais** (j'arbore mon pantalon toile à matelas pattes d'éph' que j'ai fait faire par ma grand-mère).

pour monter ma première expo. Je suis fan de Lautreámont, de Bruegel, d'E. A. Poe, de Jérôme Bosch, de Fellini, de Topor, de Gaudí, des Kinks. Je commence à m'intéresser au Bauhaus grâce au directeur de mon école, M. Coucy qui est hyper pro-Bauhaus à fond... Une chance... même s'il me renvoie de ma deuxième année d'école en 1966 pour désordre et mauvaise conduite, j'ai tout d'même le temps aussi de profiter de ces deux années d'école d'art à Calais pour me brancher rock anglais grâce aux jeunes groupes qui viennent jouer en voisins, de plus, je goûte l'exubérance rebelle des premiers provos d'Amsterdam auto-stoppeurs que je peux fréquenter quand ils restent en rade complètement défoncés sur le port, refoulés par les douanes. Je passe une année d'école sans chambre, à dormir dans les voitures ou au terminal de la gare maritime et j'arrive souvent pété en cours, « dé-calais » complètement. Je chante aux terrasses de café avec ma guitare et je fais des craies sur le trottoir pour gagner mon argent. Je passe toute l'année nu-pieds. Je découvre l'utopie d'Archigram. J'ai l'impression que tout est fait, j'patine, l'angoisse totale.

Je découvre Brancusi et Jean Arp et aux Beaux-Arts grâce au directeur de mon école, je suis bouleversé. En 1966, par hasard, Patricia, une amie d'enfance, m'offre le livre de Bob Kaufman, *Solitude*, premier livre traduit de la Beat Generation par Claude Pélieu et Mary Beach chez Bourgois, encore une révélation. Je prends contact avec le grand beatnik Claude Pélieu comme une nouvelle évidence. Notre correspondance régulière durera trente ans, ce qui me permettra de dévorer Allen Ginsberg et toute la Beat Generation presque en direct. Ces premiers flashes me constituent et m'engagent à mêler le rock, Barbey d'Aureville, Jean-Pierre Raynaud, le Bauhaus avec Beckett, la Beat Generation et Jean Arp... Le bordel commence. Tout se mélange dans ma tête. Hiouppie ! Décolage psychédélique. La vie est un kaléidoscope. Dans mon environnement quotidien, tout me semble désormais trop rétréci, trop médiocre, trop pâle, trop borné et je m'excite en vaille... la tête tourne, je m'enfuis et je m'enfouis dans une lecture démultipliée à répétition d'*Alice au pays des merveilles*, je ne rêve que de bonheur en flippant comme un malade, mon environnement m'écœure... Beuark ! Mourir ou rire ! Je me sens nul. Une envie d'aimer absolue. Spatch ! J'ai un super accident d'bagnole, aïe ! Ça réveille sec ! Je profite de mon alitement forcé pour engloutir Henri Michaux à plat sur ma planche. D'ailleurs, il faudrait bien que je le relise debout à présent...



Remix de ma première gravure augmentée d'une sérigraphie orange.  
37,8 x 28 cm. 1966-2004. Sémiose Éditions. Gravée sous De Gaulle, sérigraphiée sous Chirac.

### TRANSMISSION

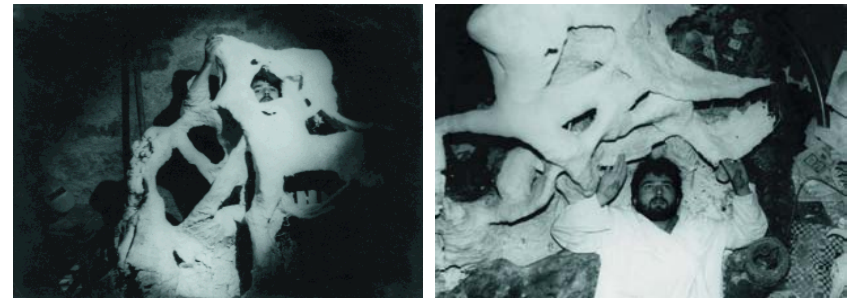
En 2004, j'ai retrouvé la plaque de ma première gravure gribouillée au Beaux-Arts de Tourcoing pendant un petit stage avec Marc Butti lorsque j'étais étudiant aux Arts appliqués de Calais. 1964-1965/1965-1966, ma période baby-pseudo-surréal-freaks. J'ai fait des postcommentaires en sérigraphie orange autour du tirage de cette gravure probatoire tirée à 47 exemplaires par Benoît Porcher. Sémiose Éditions. 2004.

## Créer le futur, c'est créoliser les langages antérieurs

Joël Hubaut. Extrait d'un carnet de 1977.

### MAISON-HABIT DANS L'ATELIER À COUTANCES

Plâtre. Sculpture-matrice, une sorte de coquille-carapace pour se glisser à l'intérieur. (Entre l'architecture organique et le vêtement expansé.) 3 x 2,50 x 1,50 m. Il s'agit d'une de mes premières pièces réalisée après mon exclusion de l'école mais je suis encore très influencé par mon prof de sculpture Jean Feltrin, lui-même ancien élève d'Etienne Martin. Pink Floyd à fond. Éditions 2004.



Maison-habit dans l'atelier à Coutances. 1967. Plâtre. (Entre l'architecture organique et le vêtement expansé.) 3 x 2,50 x 1,50 m.

J'absorbe la trilogie d'Henri Miller puis gros penchant pour l'anarchisme. Je devore Bakouine, Prudhon en écoutant Jimi Hendrix. Quand je passe à Caen, je suis hébergé par le groupe Indescriptible Chaos Rampant, groupe Caennais diabolique et fulgurant, quasi disséminé par overdose en 1970, proche de Jefferson Airplane, Grateful Dead, MC5 et New Yorks Dolls...

Rencontre Jacques Luley. Compositeur. Acteur et auteur notamment d'une série de très bons génériques sur France-Culture (*La Fugue du samedi*, *Allegro ma non troppo* et *Les Papous dans la tête* toujours sur les ondes...). Il me fait découvrir Copi, Cioran, Spike Jones et le rock allemand que je connais à peine. Amon Düll, The Can, Faust. Je suis magmatisé. On mélange avec la musique de Nino Rota et Frank Zappa qu'on écoute ensemble durant des nuits blanches arrosées... On est bien entendu irrigués d'Iggy Pop, d'Alice Cooper et de Soft Machine. La fusion entre nous est totale malgré nos oppositions flagrantes. Amitié intense criblée de violentes engueulades à répétition. L'amour quoi !

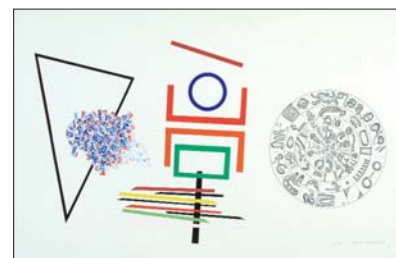
À la même période, je réalise un collage parodique *Matisse, c'est pas ma tasse!* 1967. Lettres en papier couleur découpées collées sur papier. 50 x 65 cm. Collage exposé la dernière fois dans le cadre de l'exposition « Ils ont cité Matisse » à la Galerie de France en 1993. Collection Catherine Thieck.

Rencontre Alain Letort, jeune dessinateur, fan de Roland Topor. On partage *Hara Kiri*, *le journal bête et méchant*. Grâce à un ami libraire, Bernard Bedel (librairie du xx<sup>e</sup> siècle. Caen), je flashe sur la dérive de *Nadja* d'André Breton puis prends connaissance de Raymond Roussel via Marcel Duchamp qui m'impressionne toujours autant. B. Bedel est mon premier collectionneur. Je suis tellement feignant que je décide une contrainte féroce en m'obligeant à faire un dessin par jour, quoi qu'il arrive. Il m'achètera une centaine de dessins en deux ans. Je me détourne du surréalisme trop blindé pour moi, je préfère de loin le dadaïsme qui m'apparaît totalement ouvert, illimité et hors-horaire. Pas d'bol pour moi, ma

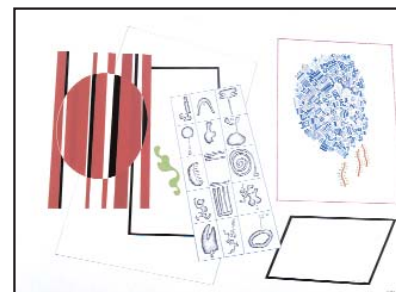
nature étant trop paresseuse, c'est mal barré, je prends conscience que je dois passer ma vie à m'imposer des autocontraintes si je veux tenter d'être le plus libre possible. Dada pas dodo ! 1967. Lecture intensive d'Antonin Artaud et de Grotowski. Je suis tellement passionné par Artaud que je décide de travailler dans un hôpital psychiatrique pour éprouver la folie en direct mais je suis mis à la porte du Bon Sauveur de Pont-l'Abbé après six mois de service en art thérapie pour faute professionnelle grave. J'ai organisé de A à Z l'évasion d'un patient interné que j'ai camouflé comme une évasion de son propre chef, gros problème avec la police, etc., ce qui me permet de découvrir Félix Guattari et l'antipsychiatrie. Évidemment, mon évadé fait un grabuge d'enfer et finit par se faire coincer par une horde de CRS au bout d'un mois de liberté... Il se suicidera quelque temps plus tard. J'angoisse à mort avec une envie d'être démente. Je me sens pop, je rêve d'être une rock star. J'ai 20 ans ! Je découvre Raoul Vaneigem. The Doors à fond. Hiouppie ! J'assiste à la pièce *Outrage au public* de Peter Handke, j'hallucine, tout tombe à point, j'adhère à fond. L'événement : Je suis papa d'Emmanuel. Du bonheur !

Zoé une amie rencontrée dans l'année s'installe à la maison, poème de Maïakovski toujours dans la poche, elle me transmet son attachement pour Giacometti. Ensemble, on fait les 400 coups, elle est genre militante lesbienne anar tendance extrême gauche... Ça déménage à fond la caisse. On décide de monter une communauté avec une douzaine d'amis... plusieurs tentatives mais ouf ! ça rate...

1968. Je fais un stage Grotowski de trois semaines au théâtre du Centre d'Aix-en-Provence puis le Living Theatre campe à Caen. Après une illumination flash-passion sur Grotowski, Peter Handke, le Living puis Kantor, mon exigence théâtrale devient radicale mais je mets la barre si haute que je ne retrouverai pratiquement jamais plus d'intérêt pour le théâtre que je finis par boudier sauf exception rare. Bien plus tard j'ai un sursaut avec la découverte de Bob Wilson. Mais ce sont les actions Body Art, les performances et quelques expériences de danse contemporaine qui se substituent et remplissent toutes mes attentes de théâtralité à partir de 1970... Toutefois, je fais une exception de proximité pour le café-théâtre de Jacques Luley avec qui je travaille intensivement de 1969 à 1975. On rigole comme des fous. Je rencontre R. Abirached, professeur de théâtre à la fac, il me présente Jack Lang qu'il accompagnera en visite dans mon exposition Galerie noire à Paris. Trop tard pour moi. J'suis excessif, le théâtre, c'est d'la merde. J'exagère toujours bien entendu mais je ne désespère pas de rencontrer tôt ou tard un nouveau théâtre débarrassé de ses tics. À l'époque, j'entends parler de Ben Vautier. Sa maxime : « Tout est théâtre » ! J'suis vraiment raccord ! En 68, pour me débarrasser des comédiens trop formatés, j'imagine quand même un spectacle avec juste une scène perforée d'une dizaine de trous de souffleurs, des trous de souffleurs partout d'où ne sortiraient que des chuchotements divers de souffleurs, rien d'autre sur scène que les trous de souffleurs mais mon projet minimal n'intéresse personne. Bon, je me passionne en vrac pour les Marx Brothers, Timothy Leary, la science-fiction, la peinture flamande. Flash



**Le gros cirque de la perfection du monde. 1970.**  
Gouache sur carton. 106 x 98 cm. Ancienne collection B. Bedel.  
Librairie de l'Éclat. Caen.



**Neuro-éléphantiasis contagieuse. 1971.**  
Tryptique. Gouache sur carton.  
150 x 80 cm. Ancienne collection Bedel.  
Librairie de l'Éclat. Caen.



intense avec *2001 : l'Odyssee de l'espace* de S. Kubrick. Je souffle. Caen. 1970. Naissance d'Anabelle. Nouveau bonheur. Amélie travaille à la librairie du xx<sup>e</sup> siècle de Caen. On accueille Lefèvre Jean-Claude qui habite la maison avec nous. On partage maxi. Nous travaillons quotidiennement à la même table. Une aubaine. L'échange est fructueux. Il peint. Influencé à l'origine plutôt par Miró, il s'est assez vite orienté peinture américaine. À la maison, il est alors toujours fasciné par Mark Rothko, Ad Reinhardt, etc., mais BMPT monte déjà à la surface et c'est pendant cette période de cohabitation qu'il s'engage plus radicalement dans l'abandon. De mon côté, je suis plutôt attiré par Kurt Schwitters, Robert Crumb, Picabia, Piero Manzoni et surtout le côté Rock'n'roll d'Andy Warhol avec sa

factory, le Velvet et la contre-culture en général. Mais grâce à L. J.-C. je plonge dans l'œuvre de Malevitch pendant que L. J.-C. s'emballe pour le degré zéro dans le radicalisme conceptuel pur et dur. Les expériences conceptuelles m'intéressent vivement mais y'a trop d'emphase et d'asepsie pour moi, j'ai besoin de jubilatoire. Je butte sur un truc qui me semble puritain et trop éloigné de la vie, j'suis trop paganiste et rabelaisien ! Je gobe évidemment un max ce que je pense être le meilleur en touillant à l'extrême. On s partage nos points de vue chaque jour. Une très bonne école. Au programme, Lawrence Weiner et surtout André Cadere qui fait ses premiers pas... Une attitude géniale en l'occurrence. Durant cette période, le livre de chevet de L. J.-C. est un livre de poche de Marcelin Pleynet. On s'accorde tous les deux



**Vasarelo-Quattrocento. 1971.**

Gouache sur papier d@tour@. Plexiglas et d@coupe. 35 x 50 cm. Collection personnelle.

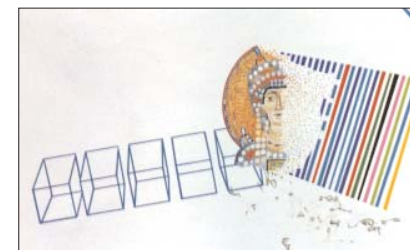
**Gouache sur carton. 1970.**

106 x 98 cm, provenant de la s@rie des re-mix autour de la peinture et de l'incubation d@un mik.



pour penser que Supports-Surfaces est trop didactique primaire ; déconstruction en règle avec démonstration et justification au crochet, raphia, macramé, etc. Glups ! O.K. pour penser BMPT vraiment supérieur et qu'il écrabouille tout l'artisanat Supports-Surfaces en deux coups d'cuillère à pot. Je n'ai jamais cru à l'autonomie de l'art pour l'art qui m'a toujours semblé inséparable de la vie. Je ne pourrai le vérifier pleinement qu'un peu plus tard en découvrant Robert Filliou. En attendant, mon versatilisme est boulimique, nouveau flash, je suis vraiment saisi par les chevaux vivants que Kounellis vient d'exposer en tant qu'œuvre dans une galerie à Rome et suis surtout ébranlé par l'attitude de Joseph Beuys que je découvre dans la revue *Art Vivant* à laquelle je viens de m'abonner dès le n° 1. Émulation totale pour la matière transformée en énergie... Je suis enfiévré d'une curiosité frénétique. J'enquille les flashes en malaxant au paroxysme, j'veux tout bouffer à fond, mon millefeuille mental devient une entité expansive, c'est presque une transformation génétique, j'me fabrique de l'intérieur comme un mixer, ça m'irrigue tout l'cortex, le mix devient ma perfusion, mon goutte-à-goutte. Une soif d'enfer ! Bruce Nauman, Acconci, hou la la !, etc., mais je sens que c'est trop dans ma nature. J'm'interdis donc tout ça, pas question d'imiter c'que j'aime. J'me sens trop en phase totale avec ces artistes. J'les retrouverai plus tard. Tant pis ! C'est pas d'bol, l'impression qu'tout est déjà fait ! J'dois évidemment faire autre chose, trouver mon expérience... J'ai l'impression

d'être contaminé à vie. Dissémination furieuse dans ma tête. J'sais pas quoi faire ! Pour trouver du neuf, je décide de faire le contraire et de repartir à zéro en m'tapant toute la peinture ancienne. J'attaque donc en quinconce les Italiens et les Flamands, j'vais bien en tirer quelque chose. Je débute une série de gouaches sur papier autour de la peinture classique que je réadapte selon ma perception. Je recadre, j'isole un personnage, je scrute, j'observe et j'exécute tout à main levée en mixant art construit, Optical Art et peinture classique au pinceau, quinze heures par jour à l'aise en non-stop. J'peux pas m'empêcher d'ajouter un gag dans chaque compo pour péter le labeur, le faire oublier. J'deviens nickel-top en dessin. J'tire la langue et j'agrandis tout à l'œil, un truc de « ouf » ! Tout l'monde croit que j'fais des collages, ah ah ! Mais non ! C'est peint. Simultanément, j'écis, c'est moite-moite. J'partage le temps, j'alterne. Je peins, j'écis, je peins, je jouis, je peins, j'écis, je lutte, j'm'ennuie très vite.



**1. Chasse au papillons-virus. 1970.**

Gouache sur carton. 106 x 98 cm. Ancienne collection Bedel. Librairie de la rue de la Harpe.

**2. Mozaïk en trois dimension. 1970.**

Gouache sur carton. 106 x 98 cm. Ancienne collection Bedel. Librairie de la rue de la Harpe.

**3-4. Deux gouaches sur carton de 1970.**

106 x 98 cm, provenant de la s@rie des re-mix autour de la peinture et de l'incubation d@un mik.

Une envie d'hurler terrible ! Quoi faire ? Je suis émerveillé par cinquante mille choses. Zioup ! Encore un nouveau choc avec le film *Porcherie* de Pasolini. J'suis maxi-poreux et canardé de chocs sur chocs. Affamé, assoiffé, j'grossis à vue d'œil de tous mes sens. J'suis obèse de sensations. Quoi ? Malade-boulimique peut-être ? J'me sens si pauvre, si nul... J'sais pas quoi faire ! J'enrage contre la proximité molle sans envergure, ces brasseries bourrées d'zombis

satisfaits, la misère des étudiants sans tentations, sans désirs, sans passion, sans curiosité, tous ces jeunes blasés déjà, ça m'révolte. Ma génération m'écœure, les adultes m'écœurent, la politique m'écœure, j'suis écœuré du monde. La solitude est infernale. J'me blinde à fond. Dommage. J'voudrais juste aimer. Faut rire ! Faut en rire ! J'trouve rien d'autre ; aimer, m'écœurer, aimer, hurler, en rire... Ziou ! Y'a pu qu' la touillette et le recyclage pour moi, hop ! Vive la vie touillée ! On recommence tout ! Hiouppie ! C'est parti ! Tout commence ! Mothers of Invention à fond. Pas question d'tomber dans l'malaise. J'ai 23 ans ! Je dois être au deuxième degré. Allez, ziou ! Pot pourri ! À bas l'pathos ! La distance par le mix, le mix dans la dispersion à outrance contre les bornés de la case étanche univoque. Hiou !

1971. « Mozaïquage ». Première exposition à Paris. Galerie Entremonde, rue Mazarine. 10 grands panneaux de 2 x 1, 50 m comportant chacun 12 carrés de 50 x 50 cm de styles différents en clin d'œil aux Mothers of Invention de Frank Zappa et Captain Beefheart. Un pré-mixage kaléidoscopik. (Le galeriste refuse que je présente un clapier à lapins avec des lapins





**Red Raid Raide. Site-Clom rouge. École des beaux-arts de Tours, 2003.** (Manuvre réalisée au cours d'un workshop avec les étudiants pour mon exposition dans la galerie de l'école avec la complicité d'Alain Coulange.) Captage Soktha Tang. Courtes Folco.

**Site-Clom blanc. 2000.** Photographie sur toile. 160 x 120 cm. Centre d'Art contemporain de Basse-Normandie. Commissaire Gilles Captage Didier Morel. (Un tirage sérigraphique de 47 exemplaires et numérotés sur papier format panneau Decaux à 60 x 60 dit Assistant Manuel Passard et le CloaQ. Un Cyba-Clom à 60 x 60 tiré 4 exemplaires, contrecollés sur PVC. 120 x 160 cm.)

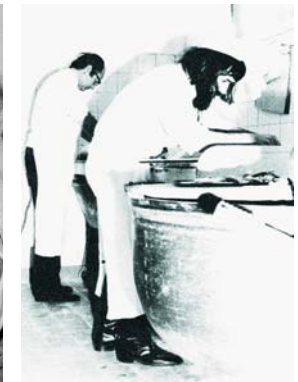
vivants prévu en complément des grands panneaux.) « Ma galerie n'est pas un zoo ! » dit-il. Je regrette d'avoir cédé en renonçant à cette annexe du projet. J'ai encore honte aujourd'hui de mon consentement trop docile. (Découverte du livre *Eden, Eden, Eden* de Guyotat. Encore un choc intense ! Le livre est censuré quelques semaines plus tard, de bonnes raisons de plus pour m'indigner.) Je rencontre Yvon Gay. Ziou ! direct, l'incruste, je squatte son château à Honfleur. En 1971, je décide de rencontrer le groupe Equipo Cronica dont j'appréciais les peintures que je n'avais vues qu'en reproduction dans les revues. Voyage à Valencia dans ce but. Accueil chaleureux dans leur atelier. J'ai réalisé en 1971 une série parodique d'une trentaine de toiles de singes savants contaminés « à la manière de »... Collection Yvon Gay. Galerie de l'Estuaire. Honfleur. (Point de vue récurrent que j'utiliserai à nouveau intensément dans les années quatre-vingt-dix avec la figure du lapin.)





**Francegression. 1972.**  
**Portrait accoudé sur le cadavre du président De Gaulle.**  
 Peinture acrylique sur toile. 146 x 114 cm.  
 Galerie de l Estuaire. Honfleur.

**Emmanuel, Joël et Amélie Hubaut**  
 chez Florence et Olivier Lagache Honfleur.  
 1973.



**« Peinticules et Paintucules ». 1971.** Expo-action. Galerie de l Estuaire. Honfleur.

**Action avec le clown Pitos.** Galerie de l Estuaire. Honfleur. 1971.

**Pain épidémik. 1972.**

**Aquarelle d'ameublement. 1971.** 21 dessins en forme de poire pour Erik Sa et quelques objets. Exposition galerie de l Estuaire. Honfleur.

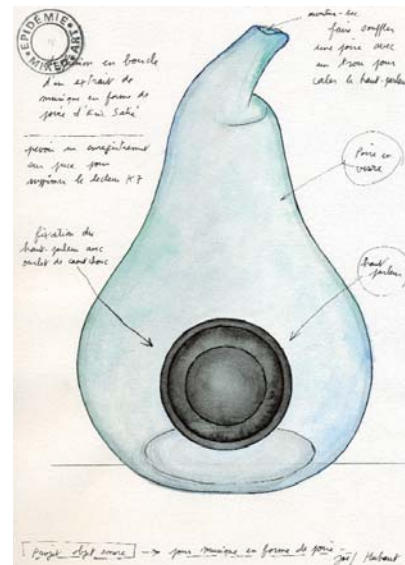
**Projet dessins. Musique en forme de poire.**

Poire en verre avec haut-parleur. Cette pièce a été présentée la dernière fois à l'exposition « L'Estuaire » en 2010. Collection Dupuy.  
 Galerie de l Université. Rennes. 1993.



**« PEINTICULES ET PAINTUCULES ». 1971.**

J'ai réalisé toute la nuit dans le fournil du Maître boulanger David, à Honfleur, 150 sculptures épidémik en pain brié destinées à être contemplées puis mangées par le public. Épi de mie : pain-insecte, pain-microbe, pain-nœud, pain-larve, pain-sexe, etc. Pour le vernissage, j'ai invité un clown (le clown Pitos) à venir présenter mes sculptures comestibles au public. Je délègue. C'est mon double. Je dois créer absolument une distance. Le gugus s'exécute, vantant mes mérites et s'extasiant devant mes travaux d'une manière excessive et grotesque, je distribue du saucisson et du vin. C'est bouffon. Bon ! Peut-être pas le meilleur moyen pour être pris au sérieux dans une galerie à cette époque, mais j'suis vraiment trop sérieux pour me prendre au sérieux ! Production Yvon Gay. Dans la semaine, Pierre Bonte, animateur sur Europe 1, *Bonjour Monsieur l'maire* découvrant un article de mon exposition dans *Ouest-France* m'invite à réaliser une Marianne en pain pour une exposition au Cercle républicain à Paris qui sera inaugurée en 1972. Pour le gag, je fais une Marianne parodique, très laide et croûteuse. Dévorant moi-même en public le jour du vernissage ma propre Marianne exposée, je suis, illico, bousculé et ceinturé par un service d'ordre musclé qui pensait que je détruisais une œuvre et surtout que je portais atteinte au symbole de la République, un petit scandale, mais ça n'mange pas d'pain comme on dit ! Mon activité débutait enfin. Ziou ! Dans la foulée, je découvre la poésie de Mallarmé.



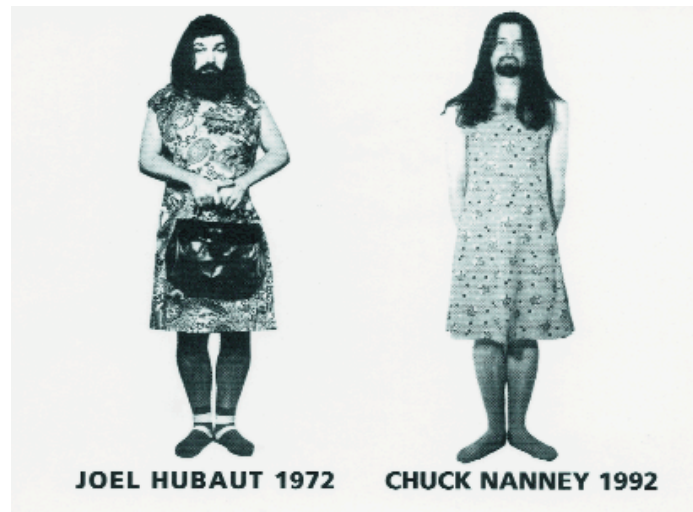


Robe Grillée. 1972.

Travestissement. Je craque, je fais une série d'photos en enfilant diverses robes de femmes. La photo de groupe est un montage réalisé en 1972 pour l'affiche de mon exposition à la galerie de l'Estuaire et que j'ai aussi utilisé pour la couverture de mon livre de poèmes *Robe Grillée, pyromanie érotique* aux éditions Yvon Gay. Tirage 1000 ex. Vingt ans plus tard, étonné de découvrir la similitude des postures de Chuck Nanney, j'édite une carte postale : « L'identité à son stade viral, épidémique et épidermique se constitue précisément dans l'évanouissement paradoxal du sujet, par profusion et circulation d'une identité absente à elle-même ». En 1996, invité par Régis Cotentin, je présente ce travail ancien lors d'une intervention au cinéma Lux de Caen « Féminin/Masculin ». Sérigraphie sur toile. Format 130 x 97 cm. Raphaël Cuir s'indigne de mon absence dans l'expo « Le sexe de l'art » de Beaubourg par un tract diffusé.

### BOUDIN-VILLE

Installé à Honfleur en 1971, je rebaptise la ville « Boudin-Ville ». Bon, c'est vraiment pas la qualité des peintures de Boudin qui m'échappe, ni ses super-grands ciels précurseurs presque abstraits ou sa série de vaches kitsch qui m'amuse encore mais tous ces bourgeois rencontrés à Honfleur qui ne pensaient qu'au placement boursier en se pâmant devant les tableaux de Boudin m'ont fait gerber, je suis naïf ! Mais pour faire bref, je hais Boudin et tout ce que cela représente. Pour mon expo à la galerie de l'Estuaire de Honfleur, je recouvre la vitrine de la galerie avec des lames de rasoir. Au vernissage, je chante au milieu de mes peintures avec un groupe de rock formé pour l'occasion. Putain ! Le rock doit entrer dans la galerie ! heu ! L'artiste doit pouvoir sortir à l'aise vers la scène rock, j'en suis sûr ! Il doit sortir de toute façon hors des musées et des galeries. Je mijote en solo un événement-poulpe multifacette extrême. 1972, pour l'efficacité et la logistique de base, je demande l'aide du journal *Ouest-France*. Avec le chef de rédaction Didier Pilet, on monte pour l'occase un groupe de façade, « Le groupe de Honfleur », style comité



Joël Hubaut 1972 / Chuck Nanney. 1992. cARTed édition N 13.

des fêtes afin d'obtenir quelques permissions d'usage. Tout est préparé, organisé ! Je déclenche le festival de Honfleur, c'est mon premier gros mix... En avant-première avec 300 kg de pommes de terre et des grandes lessiveuses, je propose une purée géante et un barbecue-saucisses pour 300 à 400 personnes directement sur la pelouse du monument aux morts, en face de ma maison. Je touille, j'enfume, je demande à la population qu'elle me donne les bouteilles vides bues dans la semaine et que chacun dépose ses bouteilles sur le trottoir. Je passe la journée avec le graveur Yves Joulou à peindre toutes les bouteilles en rouge en avançant porte à porte, je fais une ligne rouge de 400 m jusqu'au port en alignant les bouteilles rouges touche à touche à la queue leu leu. On m'aide spontanément. C'est la fiesta patata saucisses. André Bercof du magazine *l'Express* et Patrick Rambaud de la revue *Actuel* débarquent à la maison. La mairie organise une anti-manif pour me barrer la route. La population est partagée. 50% pour 50% contre moi. Ça chauffe ! J'adore.

Dans l'plan, je repars à zéro, après avoir cogité sur *La Peste* d'Albert Camus, en 1970, je commence à utiliser le mot « Épidémie » qui deviendra un mot-clé pour situer mon activité générale. Projet d'envahissement et de contamination par prolifération et collision des genres. On nous contamine, on nous conditionne, on nous moule, je dois réagir aux inquisitions, aux uniformités et trouver mon propre vaccin pour faire éruption dans les rouages modélisés dominants. De plus, impossible pour moi de concevoir le saucissonnage et la spécialisation cloisonnée des médiums des appareillages culturels balisés. L'interdisciplinarité m'apparaît naturelle contre ces formatages imposés. Pour tenter de réagir au conditionnement de la bureaucratisation du quotidien, je transforme le mot épidémie par un K en référence à Kafka, monsieur K. , *La Métamorphose*. Peinture épidémik. Poème épidémik. Action épidémik. Musik épidémik. Acte prémonitoire ? Il n'y avait alors ni virus informatique, ni sida, ni mode hybride et je passais évidemment pour un gros débile...

Donc, depuis 1970, mon activisme est proliférant, je propulse l'épidémie, j'inonde les milieux de tracts, de cassettes, de cartes postales, je balance mes particules protéiformes dans les zones hypercloisonnées ; art plastique, littérature, musique, art du spectacle, audiovisuel, etc. Pourtant en 1984, soit quatorze ans déjà après une intense activité et communication épidémique, la revue *Traverses* du Centre Pompidou publie un numéro spécial « Épidémie » où n'apparaît aucune de mes actions épidémiques, la plupart des références iconographiques contemporaines étant hors sujet, je suis dégoûté ! Ils connaissent de toute façon mes travaux épidémiques via la galerie Lara Vincy. Beaucoup plus tard encore, l'histoire néga-amnésique est réitérée avec le numéro 2 de *Bloc-Notes* d'Armelle Leturcq et Frank Perrin, un numéro spécial « Épidémique » où je suis de nouveau balayé au détergent mode de saison ! Le flop ! Bon ! J'me dis que mon travail comme toutes les épidémies est un truc à retardement qui couve en douce ! En fait, c'est normal. Une question de temps somme toute. L'histoire n'est bourrée que de contretemps. La situation devient assez drôle, je sens trop le coup foiré du plan courtisan que je refuse en bloc. De toute façon, je n'ai vraiment aucune leçon à recevoir dans ces interstices brouillés qui me sont familiers depuis belle lurette et je ne peux que mépriser les épigones horaires imbus et tous ces pseudo-historiens critiques qui n'engagent aucune investigation hors de leurs intérêts propres. J'éviterai donc bien sûr de parler de l'idiotie dans l'art, d'insister sur mon engagement dans le relationnel actif commis le plus souvent en éclaireur et en milieu hostile... que tous les petits vaniteux carriéristes, tous les arrivistes aillent se faire foutre ! Pouah ! La vie est bien trop belle. Hiouppie !

#### D'ALPHONSE ALLAIS À ERIK SATIE

En 1971, en déménageant de Caen pour m'installer à Honfleur, j'organise une parade incongrue dans la rue, produite par Yvon Gay. Tracteurs, banderoles, pancartes, manif décalée, slogan « Allais Hubaut ! », « À bas la morosité ! », etc., avec fanfare des pompiers, clowns et majorettes. Défilé décalé jusqu'à la maison d'Alphonse Allais accompagné de tous mes meubles sur une remorque. Du balcon de sa maison, en musique d'ameublement, j'improvise en public un discours incongru d'onomatopées et de bruitages divers préfigurant ma poésie sonore épidémique. (Une dizaine d'articles dans la presse régionale témoignent de cette embarquée plouc bruyante.) Chez Yvon Gay, grand collectionneur, je découvre des centaines de peintures de Jean-Olivier Hucleux qui n'est pas encore l'hyperréaliste célèbre mais dont les toiles hyperléchées qui préfigurent les futurs cimetières m'impressionnent vachement. Cette année-là, je plonge dans une lecture passionnée d'*Ulysse* de James Joyce, je m'éclate de plus belle. Ma trajectoire en zig-zag prend forme, je mastique, je digère, j'incube, je macère, le transit est furieux, ça gaze un max dans le labyrinthe, l'art n'est qu'une question de digestion mais j'trouve rien de compatible à mes aspirations pour projeter la sauce. Je flippe, j'me marre, je flippe ! Ouf ! Heureusement, j'ai un surplus d'amour. Vraiment impossible de séparer la vie de mon activité... 1972. Naissance de Damien. Hiou !

#### CENSURE. THÉÂTRE DE CAEN. 1973

Dada et surréalisme. Coorganisation de Michel Truffaut, Joël Hubaut et Jean-Pierre Désert. Splatch ! La façade du théâtre de Caen est recouverte d'une tenture noire de cérémonie mortuaire avec écusson d'argent : H (Hubaut). Parade de majorettes pour un enterrement de première classe après la censure de mes peintures par la municipalité de Caen pour pornographie. Une peinture dyptique représentant *Le Déjeuner sur l'herbe* et la fin du déjeuner sur l'herbe ! Jacques Prévert et Matta décrochent leurs travaux par solidarité avec moi. Le F.A.P. (Front des artistes plasticiens) descend de Paris pour une grande manif. Bordel monstre en ville. Jacques Prévert m'écrit un petit poème sur l'événement. Denis Wetterwald reprend ma toile censurée pour l'exposer. J'offre ma toile au poète Hugues Labrusse. Anecdote :



lors d'une bagarre avec Hugues Labrusse (chamaille régulière à cause de nos désaccords poétiques), trop excité, il balance sa machine à écrire et j'donne un grand coup d' pied dans ma toile (la sienne) commettant une large brèche que sa femme, Françoise Labrusse recoud ensuite avec de la grosse laine de couleur. Je découvre que ma nouvelle peinture est désormais aboutie avec cet accroc rafistolé, ce qui me conforte dans l'idée que l'accident est toujours une aubaine qu'il faut s'approprier illico ! Ajouter le geste spontané à l'œuvre préméditée ! Abandonner l'œuvre, ne garder que le geste ? Préoccupations majeures. L'envie de provoquer volontairement les accidents devient ma sève, heu heu ! Si on peut dire... sauve qui peut !

Ça r'commence ! Mais qu'est-ce qu'ils ont encore ? Now ! 2005, raccord-remake ! Je tourne dans les studios de production des « Films d'ici » pour le film de Hopy Lebel, *Qui a tué Dada* ? commandé par l'INA pour l'expo « Dada » du Centre Pompidou et pour la télévision. Le film est monté, super ! Mais ma séquence est censurée par France 5 et Beaubourg. Coup d'sécateur. Pas d'ça ici ! Zioup ! Que dire ? Toujours pitoyable et pathétique ! Bon, vive Dada ! Rien ne change vraiment au royaume des cons-conservateurs ! trente-trois ans plus tard, l'impression que ça devient toujours pire ! Régression maximale accélérée.

Je découvre la poésie de Ghérasim Luca. C'est géant ! Je suis enchouchiasmé. En 1973, j'écris un poème « Langue de chat » pour Ghérasim Luca . Un « ch » dans chaque mot. Cha chwing vachement ! Lecture publique de ce poème une vingtaine d'années plus tard, le 26 avril 1994 à la galerie Lara Vincy et le 6 juin au Centre Georges-Pompidou, tout en buvant une bouteille de champagne en hommage à Ghérasim qui s'est suicidé. (« Tchîn Tchîn Ghérachim », poème paru dans les *Cahiers du refuge* du CIPM de Marseille pour un « Hommage à Ghérasim Luca ».) D'Erik Satie que j'ai assimilé à Honfleur, je glisse en douceur vers Brian Eno et la musique répétitive que j'écoute en non-stop grâce au merveilleux travail de la galerie Shandar qui produira et diffusera au début des années soixante-dix une série d'albums magiques de Terry Riley, Steve Reich, Phil Glass, La Monte Young, Charlemagne Palestine, etc., ce qui m'amènera à réaliser des « peintures répétitives » en recouvrant de signes épidémiques la surface au rythme du temps. (Série d'aquarelles et de toiles sur la musique de La Monte Young 1974-1975 que j'expose à la maison de la culture d'Amiens et à la galerie Maître Albert à Paris, invité par Jacques Chesnel peintre et chroniqueur pour le magazine *Jazz Hot*. Je me sens monstrueusement super zen-gothique. À cet effet, le poète Pierre Garnier, inventeur de la poésie spatiale me contacte. Super !

Accidents de voiture et crash d'avion. Une passade, une fracture, un crissement... sorte de pseudo-thérapie pour enrayer mes angoisses. Je suis complètement obsédé par les accidents. Impossible de monter en voiture. Je flippe à fond. Je décide de travailler le sujet pour m'apaiser. La lecture de *Crash* de J. G. Ballard décuple mon initiative névrotique. Je réalise une centaine de peintures d'accidents entre 1973 et 1975. Acrylique sur toile, gouache sur papier, dessins à l'encre de chine, canevas, tapis, sculptures. J'expose quelques accidents à l'espace Pierre Cardin, au salon de Comparaison, au salon des grands et jeunes au Grand Palais, etc.

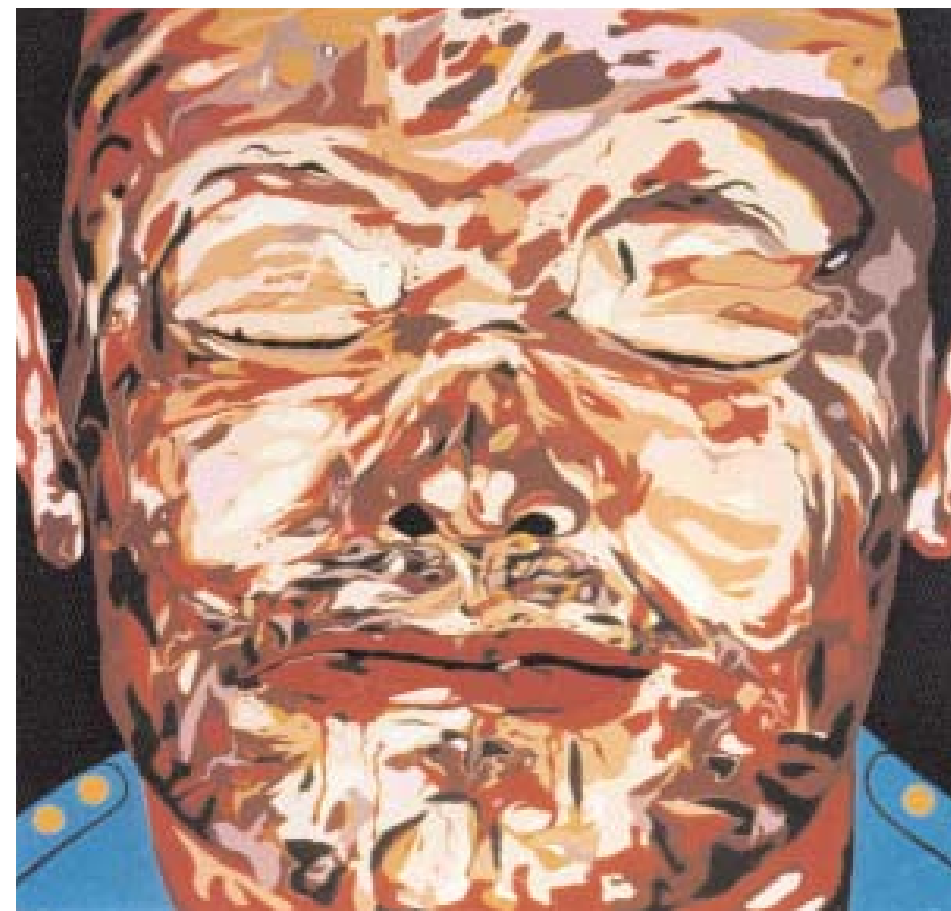
**Performance encombrée/gênée. 1980.**

Saumur. Le hasard. Je propose un handi-encouragement en auto-stop sur la route de Saumur. Je rencontre lui une action le lendemain. Nombreuses questions posées, le sens de ma démarche, etc. Une performance intense tard dans la nuit. Mes intentions ? soupçons sur mon désir sain ou malade ? angoisse, la mise à l'épreuve, etc. Finalement, il accepte de participer.



Au secours ! Dérapage ! J'abandonne au plus vite ces manifs ringardes, affligeantes de convention.

De ma correspondance intensive avec Claude Pélieu, je finis par le rencontrer en 1972, il me présente Nicolas Devile et surtout Jean-Louis Brau, un mec bouleversant. J.-L. Brau me présente Gil Wolman qui me présente François Dufrière qui me présente Henri Chopin qui me présente Bernard Heidsieck... Je tire par tous les bouts, la grappe d'*octopus* est considérable, un nœud intensif. On file de la Beat Generation à l'Ultra lettrisme et au situationnisme puis à la poésie-action, visuelle et sonore et Fluxus, bla, bla, bla... Je dérive en accéléré, scotché à fond par ces personnages passionnants qui m'impressionnent, me chamboulent, me confortent. L'impression d'être tellement en retard ! J'ai déjà 25 ans. Vite ! Vite ! rock n'roll en incruste... Je me gave de toutes les tentacules. Je boursouffle !



**Figure cramoisie. Peinture au troisième degré. 1972.**

Acrylique sur toile 100 x 100 cm. Collection Ricouard. Rouen.

**Prothèse. 1973.** Acrylique sur carton. 50 x 80 cm.

**Poème infecté 47. 1973.** Série de poèmes sonores épigrammatiques, extrait traduit du poème « Ma mère » de Georges Bataille. Joël Hubaut.

“ Dtzs mla sqolipude roipj j'trai, vies mpresubres dke tce mvronda, ski velpes susbitent, quc'es kpourt

maqutnir renk nous ung enquimant erkikimoeux depe dlésure : ckette squoltirude, c'quest PDIREU ”.

En 1974, je supprime la couleur, je peins pendant deux années uniquement en gris. Je ne connais pas l'existence de G. Richter. Je contamine la figuration narrative, parodiant Fromanger, Cueco, etc., que j'avais appréciée auparavant dans le contexte de 68, mais que je trouve désormais trop frontale « au premier degré ». J'étais trop irrigué par l'esprit des Arts incohérents d'Alphonse Allais et du ripage du professeur Choron d'*Hara Kiri* pour tomber dans l'panneau scout post-soixante-huitard. Toutefois, je respectais Erro pour son délire excessif et Monory pour ses fictions-polars et ses films dans l'esprit de Chris Marker que j'admirais. Cette année-là, même si je m'intéresse encore un peu aux peintures du groupe Equipo Cronica, je suis surtout fasciné par le travail de Gérard Gasiorowski et « l'art contextuel futur » me titille furieusement les hormones. Un enfer pour moi entre être sérieux et avoir honte de l'être mais peindre tout gris était sans doute un présage de très mauvais augure...



**Cut-up painting. 1974. Dyptique.**  
Acrylique sur toile. 230 x 90 cm.

1975. Année tragique et violente. Mon fils Damien, âgé de 3 ans décède brusquement la nuit d'une méningite foudroyante. Grand choc. Bouleversement inouï et dont les ondes brutales font toujours leurs effets aujourd'hui. Préparant depuis quelques mois une exposition pour la Galerie noire, j'étais en train de peindre cette nuit-là deux peintures en simultané, sur l'une, l'image d'un bébé couvert de pustules épidémiques noires et blanches et sur l'autre, un bloc opératoire gris... Pressentiment ! Après avoir tout de même assumé mes engagements avec la galerie, je finis par abandonner le gris trop lourd à supporter pour moi et me rue dans le bariolage intensif quelque temps. Je fais un vœu et décide que quoi qu'il arrive, l'amour sera désormais l'essentiel de mon existence et je m'arrange pour l'assumer à perpétuité avec une

distance rigoureuse de manière à ne pas étaler mes émotions, je m'engage alors dans le fou rire en ripant pour tenter de camoufler cet engagement hyper privé... C'est décidé, je me ferai passer pour un « rastaquouère » grotesque. Vive le brouillage ! Du coup, un paradoxe, je deviens *yes futur* à fond. Optimiste romantique chargé...

### EXPOSITION GALERIE NOIRE. 1975

J'assure donc l'exposition qui était programmée bien avant le drame. Je fais mine de rien. Je renferme les couleurs dans de grands sacs-poubelle portant chacun l'étiquette d'une couleur. L'environnement est complètement gris et noir, triste à mourir mais d'une grande intensité. Je propose un environnement dans lequel j'installe une trentaine de peintures grises, des objets gris. Ambiance splendide-glauque-raffinée-chic, dure, violente, pleine d'amour. La bande-son diffusée dans l'installation est réalisée avec Jacques Luley et des poèmes de Claude Pélieu. Au vernissage, je fais une action « virus gris » dans la rue,



**Cut-up painting. 1974. Dyptique.**  
Acrylique sur toile. 230 x 90 cm.

**Cut-up painting. 1974. Dyptique.**  
Acrylique sur toile. 230 x 90 cm.  
Collection Dupuy. Honfleur.

### Atome épidémique. 1974.

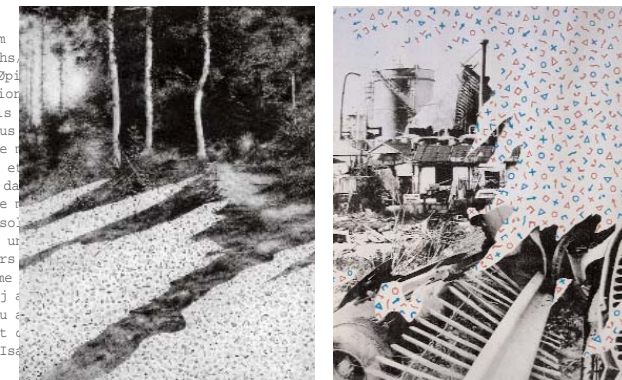
Acrylique sur toile. 60 cm x 90 cm. Photographie à tirage de cette peinture. 99 ex. 90 x 65 cm. revue *Lisant*. Bernard Froidefond. Atelier Mica. Caza. Paris.

### Zone épidémique. 1978.

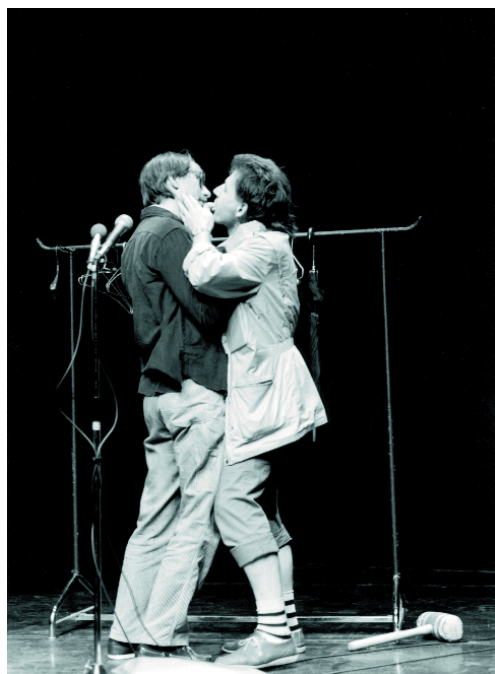
65 x 50 cm. Tirage 50 ex.



Je découvre la révolution électronique de William Burroughs puis l'œuvre croisée de Burroughs. Ça m'encourage vivement dans ma position épidémique à colle pile-poil avec mes intuitions entendues lorsque j'ai parlé d'épidémie, je n'avais pas encore connaissance du concept du virus tronique. Entre virus et œuvre croisée, je me suis en parfaite adéquation avec les épidémies et le chaos en France. Bien que très isolé dans l'environnement Beaux Arts français, je ne suis pas seul dans l'absolu. Pas fastoches, mais sois pour l'heure. Je me persuade d'être un être unique en 3000. Beaucoup plus tard, lorsque Lars sortira son *Epidemic*, ce sera l'enthousiasme surtout un soulagement et une preuve que j'ai raison dans mes choix de jeunesse alors que de moi ce n'était que moqueries concernant le théâtre d'épidémie bien plus tard encore. Isabelle Rioussat-Lemarié avec son *livre de siècle épidémique* confirmera ma bonne intuition de jeunesse et surtout ma persistance pour avoir développé le sujet et résisté envers et contre tous.



interrompue par la police. Nombreuses plaintes des voisins. Le gag ! les flics rentrent, patibulaires et agressifs puis soudain l'un d'eux se rue sur moi. Mais mais ! c'est toi Joël ! Ah ! comment vas-tu ? Merde ! c'est mon cousin proche ! La bise ! Putain ! j'ai la honte ! Embrasser un flic devant tout l'monde ! Bon, tout finit bien... Le Mixage est sublime ! Titus déboule dans mon vernissage habillé en scout nazi, culotte courte et brassard croix gammée ! Ouah ! l'effet ! Au dîner du vernissage ! La claque ! Titus, le premier punk français et Michel Journiac... Je jubile. Prélude aussi d'une amitié avec Yvan Messac, artiste atypique malgré son lien étroit avec la figuration narrative... Je ne suis pas à ma place, il faut dire que la Galerie noire présentait surtout des peintres de la nouvelle figuration genre Rancillac, Fromanger, Cueco, Vélickovic, Klasen, que justement je recyclais illico et détournais parodiquement dans la plupart de mes peintures. Cette impression qu'ils me paraissaient pratiquement tellement satisfaits tous ces artistes, assez sûrs d'eux-mêmes ! Oh ! la la ! Impossible de me conformer à un tiroir, l'impression aussi que je ne serais jamais à ma place, en fait, y'a une sacrée erreur, je suis une erreur ! une grosse tache ! M'adapter ou tacher ? C'est décidé ! je vais tâcher d'tacher !



**Mike Kelley et Joël Hubaut. 1994.**

« Hors Limites. L'Art et le Musée Paris.

**Performance avec Charles Dreyfus. 1982.**

Revue parlée. Centre Georges-Pompidou. Polyphonix. Photo sur bache. 200 x 90 cm. Durant la même soirée, j'ai fait un concert avec le groupe Rhizotome de Yves Maraux.

Un fragment du concert a été édité dans l'album Polyphonix trente-trois-tours en 1982. Nouvelle édition en 2003.



**Dancing. 1974.** Acrylique sur toile. 140x140 cm. Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Livre de Charles Plymell. Front cover painting by Joël Hubaut. Teleg Book press. New York. 1975.

#### SÉRIE DES PEINTURES GRISES EXPOSÉE À LA GALERIE NOIRE

Plus tard vers 1985, je découvre Robert Longo et suis étonné d'un certain état d'esprit rock'n'roll similaire entre mes anciennes peintures de 1975 et les pièces du peintre américain. Je me documente en tirant sur la bobine et découvre la face cachée d'Olivier Mosset et de Dan Graham autour du rock'n'roll pendant qu'à la même époque on persiste en France, que ce soit dans *art press* ou dans les écoles d'art à nous présenter ces artistes comme des purs de durs radicaux minimalistes ou conceptuels. Je jubile en découvrant leur mixage édifiant et cette impureté grandiose que je rumine depuis si longtemps. Que dire aussi de Donald Judd et de son merveilleux projet de village ! Toute une envergure qui engendre une belle attitude augmentant largement les pièces d'un coefficient supérieur au formalisme réducteur divulgué à leur sujet par les historiens d'art de l'époque. Commedia ! Commedia ! Puis déboulent les Mike Kelley, Tony Oursler, etc. Ouf ! Évidemment qu'il y a d'abord de la vie et non que du décor !